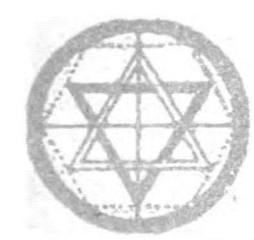
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

72me VOLUME. — 20me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE
PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

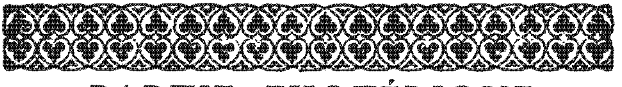
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance

Définition. — La clairvoyance, dit un occultiste anglais, peut être regardée comme une faculté de l'Ego supérieur et en rapport avec le développement de cet Ego. On l'a aussi définie : Vision spirituelle ; mais, dans l'énorme majorité des cas, rien n'est plus inexact.

Leadbeater dit que la clairvoyance est le pouvoir de distinguer ce qui est caché à la vue physique. Pour les spirites, c'est simplement la faculté de voir les Esprits qui dépend, dit A. Kardec, de la facilité plus ou moins grande qu'a le fluide du voyant de se combiner avec celui de l'Esprit ; on peut développer cette faculté par l exercice. Pour les magnétiseurs, c'est la vue sans le secours des yeux, c'est aussi une faculté qui prend naissance dans le somnambulisme et qui permet de connaître les phénomènes du monde extérieur sans l'intermédiaire des sens. Ils la confondent souvent avec la prévision, qu'on peut définir plutôt : la résultante de la clairvoyance, car la prévision, l'intuition

ne sont pas autre chose que la connaissance, la lecture à l'aide de sens spéciaux, dans un plan spécial, la lecture d'un fait non encore réalisé physiquement. Pour les occultistes, enfin, la clairvoyance est la faculté de voir ce qui se trouve hors de la portée de notre regard physique et peut être perçu par l'œil astral ou mental.

C'est à cette dernière définition que nous nous arrêterons ; c'est la plus synthétique.

Abordons maintenant je ne dirai pas l'histoire de la clairvoyance dans l'Antiquité, ce serait trop prétentieux, mais l'exposé des idées générales que s'en faisaient les Anciens.

Dès le début des recherches, on s'aperçoit que la seule difficulté est le trop grand nombre de matériaux. Pas un auteur ancien qui ne parle de la divination ou de la clairvoyance.

Les oracles étaient répandus partout... Dans les temples, les prêtres choisissaient des jeunes filles qui devenaient des sybilles, des pythonisses.

La clairvoyance avait partout pour point d'appui toute espèce de divination, le ciel, les astres, les éléments, le vol des oiseaux, l'inspection des entrailles des victimes (aruspices), les charmes, les enchantements, les visions, les songes. Les armées en marche avaient leurs devins et rien d'important n'aurait été entrepris sans les consulter. Les grands eux-mêmes allaient dormir dans les temples, et les dieux, resplandissant de lumière, venaient pendant leur sommeil résoudre les questions posées. Les uns venaient demander s'ils trouveraient des trésors, s'ils fe-

raient une succession, les autres imploraient pour un riche mariage l'aide des Immortels.

La clairvoyance était donc tellement mêlée à la vie des anciens qu'il serait impossible, je crois, de trouver un auteur comique ou autre qui n'en parle pas, et on peut constater en passant que, lorsque Rome cessa de croire à ses Dieux et à leurs oracles, elle était en pleine décadence.

G. Phaneg.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(*Suite.*)

En Afrique, au nord, dans les plaines confinant au désert, se trouve la *rose musquée* (1); elle s'étend de l'Égypte à l'île Madère. Le *rosier des haies* (2) est commun à l'Égypte et à toute l'Europe.

En Abyssinie croît la *rose d'Abyssinie* (3). Enfin, jusqu'au sud du continent africain, se rencontrent d'autres variétés, et on en découvre de nouvelles à mesure que la pénétration s'opère.

En Islande, pays des lichens et des mousses, où on enregistre seulement la présence d'une soixantaine de végétaux, croît néanmoins le *rosier épineux* (4), à fleurs pâles, solitaires, affectant la forme d'une coupe.

(1) Rosa moschata. — (2) R. canina. — (3) R. Abyssinica. — (4) R. spinossissima.

La jolie petite *rose de mai* (1), à l'incarnat vif, perce la neige de la Laponie et forcément attire les regards des Lapons. Cette espèce se retrouve en Norvège, en Suède, en Danemark.

La *rose rougeâtre* (2), d'un rouge sang, croît aussi en Laponie. Le nord de l'Europe possède beaucoup de variétés; de rosiers l'Angleterre en a plus de dix variétés indigènes, entre autres, en Écosse, la *rose à pétales roulés* (3), aux grandes fleurs blanches et rouges. L'Irlande, avec le *rosier irlandais* (4), a son espèce propre. L'Allemagne est moins riche en variétés : le *rosier à fruit turbiné* (5) et le *rosier des champs* (6) sont à citer. — Le rosier foisonne en Suisse : la *rose des Alpes* (7) et le *rosier à folioles aiguillonnées* (8), le *rosier à feuilles rouges* (9).

Le *rosier glutineux* (10) est spécial à la Grèce et à la Sicile. Près de Vérone se rencontre le *rosier de Pollin* (11). En Espagne, le *rosier musqué* (12) et le *rosier d'Espagne* (13). Aux îles Baléares, le *rosier toujours vert* (14).

En France, dix-neuf espèces sont indigènes, peu de pays sont aussi privilégiés. A citer la *rose de Champagne* (15), la *rose de France* (16), dont la *rose de Provins* est une variété. *Le rosier musqué* (17) et la *rose des haies* (18) (l'églantier).

Ce petit résumé est aride et déjà bien long, et nous

---

(1) Rosa maïalis. — (2) R. rubella. — (3) R. involuta. — (4) R. villosa. — (5) R. turbinata. — (6) R. arvensis. — (7) R. Alpina. — (8) R. spinulifolia. — (9) R. rubrifolia. — (10) R. glutinosa. — (11) R. pollinaria. — (12) R. moschata. — (13) R. hispanica. — (14) R. semper virens. — (15) R. parvifolia. — (16) R. gallica. — (17) R. moschata. — (18) R. canina.

n'avons qu'effleuré les espèces qui croissent spontanément et nullement les mille variétés qui ont nécessité le concours du jardinier fleuriste.

Nous croyons avoir démontré :

1° Que la rose est une fleur universelle;

2° Qu'elle a toujours servi de parure naturelle aux hommes, surtout aux femmes ;

3° Que les contrées les plus septentrionales la voient s'épanouir et transpercer la neige;

4° Que les variétés rouges — le sang — et les blanches — virginité — sont les plus communément répandues;

5° Que toutes les variétés attirent non seulement par leur éclat, mais par leur odeur pénétrante ;

6° Que le rosier existait en Amérique bien avant l'arrivée des Espagnols ;

7° Que l'Écosse et l'Irlande, terres celtiques, ont des variétés indigènes ;

8° Que la France est un pays privilégié des roses ;

9° Que la race blanche trouva des rosiers dans son berceau septentrional et en rencontrait à mesure qu'elle s'avançait au sud et lorsqu'elle se répandit vers l'Orient, les Indes possédant quantité de variétés de roses ;

10° Qu'assurément on trouve en Europe des rosiers rapportés d'Orient, à ne citer que le rosier de Damas, qui peut-être est l'origine de la *rose templière*, qui se perpétua chez les chevaliers de Malte par l'usage d'une bague dont ils se servaient pour dire leur rosaire. Le chaton en était formé par une rose, qui tournait à ressort et portait quinze chiffres indiquant les

dizaines en passant devant un petit repère au point noir (fig. 18).

Une femme auteur (1) a parlé de la rose avec enthousiasme. « Les anciens l'appelèrent la *Splendeur des plantes*. — Son parfum est si délicieux qu'on en a fait l'emblème universel. La rose est le symbole des sentiments les plus divers, des choses les plus opposées entre elles ; la piété en décore les temples, l'amour et la gaîté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux. — Fleur la plus éclatante, la plus odorante, la plus fraîche et qui ne convient qu'à la jeunesse. »

« La création, la vie et la résurrection, c'est-à-dire les plus graves, problèmes s'exprimaient jadis par une fleur, édifice vivant, miracle perpétuel (2). »

La fleur *de lotus*, en Égypte, est figurée au bout d'une tige de *papyrus* ; en Occident, ce sera le *chapiteau rosacé* au bout de sa *colonne*, de sa tige bambou (3) de pierre. Ce sera la *rosace* aux mille feux multicolores du portail et des transepts des cathédrales.

Le temple grec se couronne de l'*acrotèce*, figuration du soleil, né d'une fleur de lotus, lotus lui-même modifié en rosace, développé en palmettes. Nos

(1) Mme de Genlis, *Botanique historique et littéraire*.

(2) Certaines de nos cathédrales, celle de Laon en particulier, ont été appelées cathédrales bambous.

(3) A la cathédrale de Reims, le claveau de la voussure de la façade septentrionale date du treizième siècle et figure l'arbre de la chute formant une vraie croix. — C'est la croix sur la rose.



verrières moyenageuses eurent même signification. Les quatre disques lancés par le soleil sont ses *quatre cimes*, c'est le chiffre même donné en Égypte comme répondant aux quatre parties du monde. (Figuré dans les dessins des Pyramides.)

Une variante (fig. 19) devint symbole chrétien sous le nom de Croix de la Dédicace.

Les cercles enchaînés exprimant une longue source de chaleur ou de vie, c'est la répétition du soleil.

L'étoile scintillante, formée de cercles enchaînés des rose-croix, est le dernier exemple connu de ce système.

Comme le dit A. Gayet : « En somme, une polyphonie semée de motifs étoilés est, au point de vue symbolique, un scintillement d'adoration (1). »

Eliphas Lévi (2) a décrit en maître ces figurations.

1re forme. — Quatre cercles, soit concentriques, soit impliqués les uns dans les autres, avec une croix au centre à la volonté de l'opérateur.

2e forme. — Six cercles formant une fleur : la Rose-Croix (fig. 20).

3e forme. — Sept cercles (3), un au centre et

(1) A. Gayet, *Les Monuments Coptes*. Men. de la Mon F., au Caire.

(2) Clefs majeures et clavicules. Dans le Tau sacré ou clé universelle, nous trouvons la croix (fig. 32).

(3) Sept est une extension donnée à la puissance créatrice. Chiffre astronomique, il répond à la lune (féminin), le quart de la révolution de cet astre.

La semaine a existé en Chaldée et en Égypte, s'est perdue en Grèce et à Rome et ne fut rétablie qu'au christianisme triomphant.

7, chiffre du Saint-Esprit. 7, Sephiroh de la Cabbale, etc.

six autour, forment la fleur mystique des R + C. (fig. 21).

On rencontre souvent dans les étalages des libraires une photographie qui, au premier abord, figure un crâne menaçant, le symbole de la mort. Si on fixe le regard, les orbites se transforment en deux têtes d'enfants joyeux, et l'affreuse tête, en une hotte contenant les deux bambins. C'est la Vie par la Mort.

Depuis longtemps les vieux Cabbalistes avaient créé un pantacle au même aspect. C'était la lettre hébraïque Mem (fig. 22), le nombre 13, la Mort du Tarot. Elle peut vaguement se transformer en crâne, duquel s'élance une rose.

Le Mem est un Tau renversé, une *croix de mort* traversée par la *Rose des renaissances*.

Une variété plus moderne de la rose-croix (1) est celle où une croix plonge dans une rose.

Peu de fleurs, au point de vue symbolique et mythique, ont un passé aussi chargé que la rose ; il commence avec la préhistoire.

Le rosier était consacré à Vénus et les roses pourpres aux divinités infernales. Vulcain, après tout, n'était-il pas l'époux de la déesse de la Beauté (2).

---

(1) La rose trempe dans le calice, le Gral. — Le drapeau des Hussites portait une hostie avec croix, au-dessus d'un calice (forme de la R + C.).

(2) A. L'Amour ou Cupidon était fils de Mars et de Vénus, la rose et le myrte lui furent consacrés.

B. L'aurore, « aux doigts de rose », était figurée un flambeau d'une main et répandant des roses de l'autre.

C. Adonis est le fruit d'un inceste de Myrrah et de son père Cynire. Proserpine et Vénus se le disputent. Jupiter

A Isis, la grande Isis, celle qui avait inscrit sur son socle : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et nul mortel n'a levé le voile qui me couvre, » étaient consacrées les roses blanches.

Lorsque le christianisme triomphant transformera le culte d'Isis en celui de la Vierge, la rose blanche, la *Rosa mystica*, envahira l'autel, ceindra la tête des postulantes qui renoncent au siècle et celle des premières communiantes ; migration et transmission de symbole (1).

Les prêtres égyptiens présentaient à ceux qui venaient dans leurs temples une roue, qu'ils faisaient tourner rapidement, et des fleurs. Par la roue, ils voulaient faire souvenir de l'instabilité des choses humaines, et par les fleurs ils rappelaient la brièveté de la vie.

Les fleurs des prises de voile expriment cette idée.

La Tradition rapporte que Zoroastre, en présence de Darius, fit croître sur le champ un magnifique cyprès et ensuite prononça plusieurs conjurations dans lesquelles il employa une rose et une grenade (2).

Dans la mythologie indoue, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wishnou, fut trouvée dans une rose.

---

décide que la moitié de l'année il résidera aux enfers et le reste avec Vénus. Mais Mars, jaloux, se métamorphose en sanglier et le tue. Vénus change son sang en anémone, et de ce sang naît la *rose rouge*.

(1) Eve est considérée comme un rosier flétri couvert d'épines et enlacé par le serpent. Marie est un *rosier sans épines*, couvert de fleurs, et dont les branches enlacent la croix. (V. Orcel, Eglise de Notre-Dame de Lorette, dans *Médaille Miraculeuse*, par le P. Aladel, 1881).

(2) Plantes bien symboliques et maç.·. surmontent colonnes du temple.

Les musulmans croient que la rose et le riz naquirent de la sueur de Mahomet (1).

Le grand-prêtre hébreux était couronné de roses. Elles enguirlandaient les têtes des victimes conduites aux sacrifices. Le cortège du bœuf gras est l'indice qui én subsiste.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges et en Pologne on jette des roses sur le cercueil des enfants.

Toute l'antiquité prodigue les fleurs, surtout les roses. Au théâtre, à table, aux cérémonies du culte, il y en a à profusion et toutes les têtes en sont couronnées.

Retirer sa couronne est un signe de deuil. On foule les fleurs à l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Marc-Antoine prescrit qu'on le couvre de roses à sa mort.

La rose, comme de nos jours, est l'attrait principal des festins. Le christianisme, qui donna une nouvelle signification à tous les symboles, en fit l'emblème du *mysticisme*, répandit les pétales de roses devant le saint-sacrement, institua une cérémonie qui consiste, au mois de mai, à appliquer des bouquets de roses, offerts par les fidèles, contre l'hostie de l'ostensoir, ce soleil resplendissant avec son Point-Dieu (Ra) et ses palmettes rayonnantes. Ces roses sont ensuite pieusement conservées. Elle fut l'emblème de plusieurs saints : saint Julien, sainte Dorothée, etc. On prétendit

(1) Un poème turc de 1534, intitulé la Rose et le Rossignol, *Gul et Bulbul*, dit : « Remarquez ces mots : au nom de Dieu. » C'est le rosier du jardin de la parole de Dieu, il fait l'ornement du parterre de l'âme, etc.

que, de la bouche de saint Louis mort, était sortie une rose.

Un calendrier avec vie des saints, gravé par Firens en 1518, nous représente pour chaque jour le portrait d'un saint encadré dans une rose très bien comprise. Elle est à sept pétales, entre chacun paraît une pointe de sépale du calice. C'est le chiffre 77, nombre de rémission, 11×7, ou le nombre du péché multiplié par celui de pardon (7, chiffre du Saint-Esprit).

La tige porte à gauche 3 boutons éclos et à droite 4 boutons formés. Trois chiffres, parfait spirituel; 4, imparfait matériel, mais $4 + 3 = 7$, chiffre le plus excellent qui se trouve ainsi répété.

En 530, saint Médard instituait les Rosières, coutume qui n'a pas cessé d'exister. Le pape bénit à Rome, le jour appelé *dominica in rosa*, un rosier d'or, qui est envoyé ensuite à une princesse.

A l'église Sainte-Suzanne, à Rome, une vieille mosaïque représente Charlemagne à genoux, recevant un étendard semé de roses.

En Angleterre, les magistrats rendaient la justice avec un bouquet de roses à la main (1). La baillée des roses du Parlement français est aussi à rappeler.

Il nous reste encore beaucoup à dire sur l'histoire de la rose, mais nous en parlerons dans les chapitres suivants, et terminerons d'abord en faisant remarquer que le symbole rose est employé beaucoup plus fréquemment qu'on ne le suppose, et que ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle est représentée dans son

(1) Victor Hugo a dépeint la cérémonie dans son *Homme qui rit*.

véritable aspect, car ainsi que le fait remarquer Péladan (1) : « Le relief de la vie ne convient pas au végétal employé comme ornement. »

Le moyen âge fit donc des rosaces (cercles enchaînés).

Il y a lieu de remarquer que notre fameux art — dit moderne (2) — n'est, au contraire, que du neuf — bien vieux — remis en honneur.

La Renaissance avait exagéré l'emploi de la ronde bosse, on revient à la ligne, on stylise, on presse les plantes comme dans un herbier ; en élaguant tout ce qui paraît inutile, on arrive à obtenir un véritable schéma végétal. Les symbolistes antiques ne procédèrent pas autrement, et si le dernier type qu'ils obtinrent s'éloignait sensiblement de l'être initial, point de départ de l'idée-forme, il restait cependant précis. A notre époque de faux rationalisme, on procède d'une manière inverse : les soi-disant symboles se chargent de détails, de lignes sinueuses, imprécises, maladives, qui flottent dans le vague et sont bien l'expression de la névrose moderne, de cette idée qui veut s'affirmer mais qui ne saurait le faire. Elle manque de force ; ce ne sont que des élémentals aux contours imprécis, qui essaient de montrer leur structure de rêve, leur anatomie de fantôme.

L'art moderne aura disparu, que les cathédrales gothiques refléteront encore leurs rosaces et leurs clochetons dans les eaux des grands fleuves.

---

(1) Péladan, *la Clé de Rabelais*, 1905.
(2) Modern' style.

Nous ne crions pas anathème contre toutes les productions modernes, il y en a de presque divines, tant l'artiste s'est efforcé d'atteindre à la perfection de la Nature, mais pour celles où seulement la fantaisie, l'incohérence semblent avoir présidé à leur conception.

Deux mobiles principaux, sinon absolus, ont fait agir les races primitives, et par hérédité on peut y ajouter celles qui sont mieux intellectuellement partagées : la satisfaction de l'appétit et l'amour. — Presque tous les actes humains ne visent qu'à l'apaisement de ces deux tyrans impératifs qui tenaillent l'humanité sans trêve. « Si le cœur appartient à Dieu, disait le moyen âge, le ventre appartient au Diable. » A peine rempli, il réclame de nouvelles victuailles. Cupidon n'est guère moins exigeant : lorsqu'Eros a aiguillonné notre chair, animé nos désirs, le Dieu malin, fils de Vénus, tire les flèches de son carquois, vise le cœur et ne manque jamais le but.

C'est que ce Dieu Eros est pour ainsi dire pétri dans le corps de la femme. Comme le levain dans le pain, il s'est incarné en elle, dès qu'elle parut sur terre, sous la forme de la coquetterie. Non contente d'être la contre-partie de l'homme, d'être cette moitié qui, unie à l'être masculin, forme un tout reproductif, la femme, grâce à son savoir-faire, à ses manières, à sa parure, augmente, renforce son attirance jusqu'à se rendre irrésistible, fatale..., la continuité de l'espèce est assurée ; la froideur de l'homme a toujours été vaincue par le savoir-faire, par la beauté savamment mise en valeur de la femme.

Chassée sans voile de l'Eden ou créée nue dans une contrée quelconque, le problème est le même. La première Eve, quelle qu'elle soit, fut comme la Vénus de la fiction — absolument nue. — Ce ne dut pas être un sentiment de pudeur qui la fit se couvrir d'une branche ou d'un feuillage, mais plutôt celui de la froide ambiance.

Les vêtements de peaux, de fibres tressées grossièrement ne vinrent que plus tard. De nos jours même, on rencontre des peuplades presque nues, et cependant des fleurs ornent toujours la coiffure des femmes, couronnent leurs têtes. L'Océanie, Taïti, n'eurent longtemps d'autres vêtements pour leurs habitants.

L'oiseau, le papillon ne sont-ils pas portés de préférence vers les fleurs aux riches couleurs ? La femme, cet être impulsif par excellence, a même mentalité.

Le brillant, l'éclatant, le fascinant l'attire. De tout temps, dans ses cheveux, elle mêla des fleurs et choisit les plus parfumées, les plus voyantes, celles aux nuances les plus franches.

Quelle fleur réalisait mieux cet idéal que l'orgueilleuse rose, la reine des parterres et des haies, sous toutes les latitudes ?

Aussi Vénus, Isis, Marie, Rose et femme furent synonymes ; nous verrons que la rose-croix est à la fois symbole mystique divin et symbole terrestre bi-sexué.

ORIGINE GAULOISE DE LA ROSE (1).

« Cette fleur, par le rayonnement de son centre, par les filets d'or qui partent d'un disque et s'étendent sur une draperie de nuance fugitive et d'un rose aurore, est la plus délicate image du lever du soleil. »

« Dans son cœur et sur ce disque aux proportions si restreintes, s'élève parfois comme un relief d'écriture, un vrai triangle, effet du nombre et de la soudure des carpelles, qui réunies en trois faisceaux, donnent la figure d'un triangle au milieu d'un cercle. »

« C'est la représentation la plus mystique de l'aspect divin depuis les premiers âges. Tout cela enfermé dans une rose ! »

« Elle-même, enfermée dans les cinq points de son calice, devient étoile, signe du nombre divin et l'énoncé du nom même du soleil : *Samas* ou le *feu*, rentrant encore parfaitement dans les idées orientales, les mêmes qui firent naître des roses du sang du dieu solaire Tammuz. »

« Pour les Gaulois c'était, nous l'avons dit, une marque, plus intime encore, cette Gaule ou Gaula épouse pour lui de Samas ou le dieu Soleil-Orient. Et dans un temps où l'emblème tenait lieu d'écriture, l'un et l'autre pouvaient donc se faire représenter et signer par elle : la Rose (2), *Gul*. »

Ce mot se retrouve dans les mots arabes de Gul et

(1) Symbole solaire.
(2) Symbolisme gaulois, par Maule, 1874.

d'Attagul. On ne le rencontre pas dans les écritures hébraïques, il ne se retrouve que dans les livres écrits en grec, probablement parce que cette fleur était un emblème des Gentils ou nations vouées au *culte du soleil*, tandis qu'Israël ne célébrait comme fleur que le lys, son emblème de joie et d'amour, concentration des mots : lys, joie, six et soixante.

Dans le Cantique des Cantiques, les lys blancs et colorés sont chantés. Les roses fleurissaient cependant en Palestine, et sur des tombeaux juifs anciens se trouvaient des rosaces, qui ne sont que des roses.

On a soutenu qu'en héraldisme, le mot gueule (rouge) venait de Gul (rose), et que le mot de rose est gaulois, l'équivalent du mot qui. en chaldéen, signifiait secret ou mystère, d'où le dérivé : « Rosa mystica (1). »

Dans églantier, il y a aussi le *gl* radical, gaulois.

« Cette rose, l'histoire le dit, était restée, après la dispersion gauloise par les Romains et l'exil au delà du Rhin, l'enseigne d'Irmiusul. Depuis, les Normands et les Danois la naturalisèrent en Angleterre; tandis que la France, paraissant ne plus y attacher qu'une idée poétique et vaguement souveraine, laissait aux souvenirs héraldiques seuls à la conserver comme signe archiviste. » (fig. 23.)

Nous avons déjà parlé de la rouelle gauloise au sujet du signe de la croix. Le simple anneau gaulois (la rouelle monnaie) se chargea de la croisière orientale,

(1) Rosa Gallica est la rose de Provins, qui croît spontanément en pays Carnuthe (forêt d'Orléans, Gatinais).

devenue tout simplement le *Tau gaulois* ┼, et devint ainsi la forme des innombrables rouelles gauloises, adoptées et préférées à cause de leur nom de *Guilegal* ou roue.

C'était la fameuse *Roue du devenir* des Indous, la Roue *de Fortune* des Rônes, la *Rota* ou *Taro*, la couleur dite *Denier* (1).

Car le Jeu, ce grand vice humain, qui aiguise tant d'appétits, qui ruine l'un pour enrichir l'autre d'une fortune éphémère, est basé sur l'argent, sur cette pièce ronde chargée d'une croix qui roule sans cesse sans vouloir s'arrêter dans une main. Les cartes de deniers sont son image. Dans les cartes modernes, les reines portent des roses.

On a cherché comme monnaie le passage de l'anneau simple à la monnaie pleine. Il est bien dans le trou du cercle à peine évidé (fig. 24.)

Cette combinaison produit aussi une rose, notre fleur symbolique.

Le cercle représenté par l'anneau et le bracelet avait été le signe distinctif du guerrier. Les sépultures de l'âge de bronze nous montrent encore les squelettes avec leurs anneaux métalliques. Les chefs avaient des anneaux d'or. La bague est ce qui nous reste de cette coutume; les chevaliers romains l'eurent d'or, les esclaves de fer.

Le port des anneaux de cuivre est encore répandu en Afrique. Ils sont en cuivre natif (2) et servent de

(1) Denier rond avec croix au centre du jeu de Tarot, d'alluette.

(2) Surtout dans l'Afrique centrale, où la civilisation a peu pénétré.

monnaie; on sent que la race blanche en ce point s'est heurtée à la race noire plus ancienne qu'elle et qu'il y a eu échange d'usages. Les Touaregs, ces Berbères venus du Nord et qui se sont répandus dans le désert, s'incrustent, est le mot, encore des bracelets en pierre dure (1) dans les bras.

Lorsque les tribus de Ram rétrogradèrent de l'Inde vers l'Occident, d'autres poussèrent vers l'Extrême-Orient et y répandirent aussi l'âge de bronze. La sapèque ou monnaie trouée, encore en usage de nos jours, y devint l'analogue des rouelles-monnaies gauloises. Souvent le dragon, signe du feu, de la vie, de l'intelligence, fut gravé sur une de leurs faces, il devenait comme la croix en Occident l'image de l'âme du soleil.

Au Japon le chrysanthème n'est que l'image vivante du soleil levant. Ce n'est qu'une forme rosacée à multiples pétales rayonnants. Souvent un dragon y est associé, ce qui donne le *dragon-fleur*, autre variante de la Rose-Croix.

Ces dragons complètent toujours du reste exactement le symbolisme, car ils possèdent ou 5 ou 7 griffes, marque réelle de leur puissance (2).

« Il ne faut pas oublier que le nom de la rose et son symbole avaient signifié un jour celui même de la patrie et de la nation et qu'ils allaient de pair avec les anneaux d'or qui la faisaient reconnaître dans les batailles. »

---

(1) Genre d'obsidienne avec caractères runiques (Tifinar).
(2) Les usages et coutumes annamites (Musée Guimet).

« Nous voyons sur le cimier du casque des Gaulois représentés aux bas-reliefs de l'arc d'Orange : la *rosace au Tau encerclé* ; cet indice ainsi que celui de *la rose double et épanouie*, qui décore généralement le centre de leurs grands boucliers (fig. 25), est là comme marque nationale et distinction particulière (1). »

Les Gaulois ornaient beaucoup leurs boucliers, surtout avec des morceaux de corail incrustés. Il garda une importance individuelle et nationale tout à la fois par les anneaux entrelacés, qui s'y trouvaient figurés et qui étaient un signe d'amitié ; les cornes ou demi-anneaux qui étaient signe de force, le Tau (Thaw), signature des Carnutes, en forme de croix ou croisière + et surtout la rose, soit comme fleur seule ou avec tige, bien plus abondante que sur les monnaies.

Même de nos jours, en Bretagne, on peut encore remarquer l'association des deux symboles. E. Soldi, dans sa *Langue sacrée*, rappelle le tableau de V. Roussin, du musée de Quimper, représentant les noces de Corentin le Guerveur et de Anne Marie Kérindel, au pays de Cornouailles. On voit cet intérieur breton un jour de fête, aux murs ornés de bouquets de roses attachés avec les rubans formant la croix (Tau-Croisière). D'autres figurations complètent ce dispositif de bouquets symboliques.

TIDIANEUQ.

(1) Symbolisme gaulois, par Maule, 1874.



UN POINT D'HISTOIRE

(Charles II d'Angleterre)

A M. le docteur Papus, Paris.

Mon cher Directeur,

D'une lettre émanée du f∴ Ch.-M. Limousin, j'ai lu avec surprise le passage suivant que vous avez bien voulu me communiquer :

« *Le premier article de Teder* (allusion à un de mes articles parus dans l'*Initiation* de septembre 1904) *débute par une erreur en affirmant que Charles II d'Angleterre fut catholique. On dit bien qu'il voulut se faire catholique, mais c'était par politique, et il ne le fit pas. S'il donna sa nièce en mariage à Guillaume d'Orange, ce fut contraint et forcé...* »

Je ne veux pas croire que le fr∴ Ch.-M. Limousin veuille continuer la tradition des inventeurs du comte Harnouester ; cependant, comme je n'ai pas appris l'histoire dans les calendriers du Grand-Orient, il ne trouvera pas singulier de me voir rejeter ce qu'il avance avec tant d'assurance.

Prenons d'abord Charles II à l'article de la mort, et voyons la correspondance échangée à son sujet entre Barillon, ambassadeur de France à Londres, et

Sa Majesté Catholique Louis XIV, l'entreteneur secret du roi d'Angleterre. Le fr∴ Limousin trouvera cette correspondance reproduite en très bon français dans *A History of the early part of the reign of James the second*, publiée en 1808, à Londres, par le célèbre Ch. James Fox.

Terrifiée à la nouvelle que l'auguste père du duc de Richemond peut mourir d'un moment à l'autre, la duchesse de Portsmouth — *dans l'hôtel parisien de qui devait s'ouvrir plus tard la loge n° 90 dite de Bussy* — dit à Barillon : « Monsieur l'Ambassadeur, je m'en vais vous dire *le plus grand secret du monde et il irait de ma tête si on le savait : le Roi d'Angleterre dans le fond de son cœur est catholique.* » Puis elle demande à Barillon de prévenir tout de suite le duc d'York, frère du roi, afin qu'un prêtre catholique soit appelé. Le duc d'York, avant de s'exécuter, prend le parti de parler d'abord à son frère — à voix basse, en présence de plus de vingt personnes ; le roi répond : *Oui, de tout mon cœur*. Invitation est alors faite par le duc aux personnes présentes de se retirer. Ensuite, un moine bénédictin nommé John Huddelston, *qui vivait dans le palais et que Charles II connaissait depuis trente-quatre ans*, est appelé au chevet du roi. Ce prêtre arrive déguisé pour ne pas éveiller l'attention des gens. La confession, la communion et l'extrême-onction durent trois quarts d'heure. Des témoins sont là : le comte de Bath, gentilhomme de la chambre, et le comte de Feversham, gentilhomme de service, tous deux protestants, indépendamment du duc d'York et d'autres

personnages, tels que, par exemple, Trevannion, capitaine des gardes.

Donc, suivant des documents officiels émanés d'un ambassadeur de France, qui fut un intermédiaire entre la duchesse de Portsmouth et le duc d'York, Charles II est bien mort catholique romain.

Je pourrais m'en tenir là; mais je continue pour m'amuser.

Le 20 février 1685, Louis XIV écrit à Barillon :

« *On tiendra cependant fort secret de ma part tout ce qui s'est passé dans ses derniers moments.* »

Barillon, lui, écrit au roi le 26 février :

« Le Roi d'Angleterre (Jacques II)... me dit... que Dieu n'avait pas permis que le Roi son frère *pût faire une profession publique* DE SA RELIGION, *qu'un peu avant sa mort*, parce qu'il avait *trop craint de se montrer aux yeux des hommes tel qu'il était...* »

Un peu plus loin :

« Les plus factieux soutiennent qu'on voit clairement à présent *qu'il y a eu un complot des papistes, que le feu Roi d'Angleterre en était*, aussi bien que le duc d'York, *et que les soupçons qu'on a eus sur cela sont entièrement confirmés* »...

Ceci, ajouté à la démarche que fit la duchesse de Portsmouth auprès de Barillon, démontrerait assez que ce n'est pas à l'article de la mort que Charles II, le pensionné de Louis XIV, s'est fait catholique romain.

Mais voici autre chose: un chapelain de l'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, écrit ce qui suit :

« Dans les deux jours qui suivirent la mort de son frère, Jacques II se rendit publiquement à la messe et se déclara catholique romain; puis il publia que son frère Charles II était mort catholique romain, *et fit imprimer quelques documents défendant et justifiant la religion romaine, tous écrits de la main du feu Roi...* »

Le fr.·. *Limousin* trouvera ces faits relatés dans l'*History of the Revolution and the Establishment of England in the year* 1688, publiée en 1726 par Laurence Echard, M. A., Archidiacre de Stove et chapelain de l'Archevêque de Canterbury; et je lui promets, s'il le désire, de lui faire tenir copie des documents en question, dont la reproduction existe au *British Museum*.

Ce n'est pas tout. Le feu roi, lui aussi, avait eu un chapelain ; il se nommait le docteur Gilbert Burnet, évêque anglican de Salisbury en 1689 et précepteur du duc de Gloucester en 1698. En Angleterre, Burnet est regardé comme une sorte de Bossuet. Eh bien, voici ce qu'a écrit cet ancien chapelain de Charles II, dans son *History of his own time*, Londres, 1724 :

« *Avant de quitter Paris* (1), *le roi Charles II avait changé de religion*, on ne sait encore à la persuasion de qui. *Le cardinal de Retz était dans le secret et le lord Aubigny eut grandement la main dans cette affaire* (2).

(1) Allusion à 1656, époque à laquelle, après un traité entre Mazarin et Cromwell, les trois fils de Charles Ier furent expulsés de France.

(2) Le lord Aubigny était un prêtre catholique appartenant à l'archevêché de Paris. Un fait est certain, c'est qu'après une entrevue avec le roi Charles II, à qui il prêta de l'argent, le cardinal de Retz fut arrêté et conduit à la Bastille. Clarendon rapporte le fait, qui est aussi consigné dans les *Mémoires* du cardinal. Une lettre de Charles II fut saisie dans les papiers de Retz.

Cela fut tenu très secret. Le chancelier Hyde en eut quelque soupçon (1)... *Aussitôt après la Restauration, ce cardinal vint sous un déguisement et eut une audience du Roi...* »

Dans un autre endroit :

« *Clarendon a su que Retz avait été reçu secrètement en* 1662 (2). »

Sir Allen Broderick, un grand confident du chancelier, dit à Burnet que « Hyde croyait savoir que le roi Charles II avait fait son abjuration à Fontainebleau, avant son départ pour Cologne (3) ».

Le fr.·. Limousin sait peut-être qu'en ce temps-là (1656), Charles II et ses deux frères, grands amis de certains illustres Frondeurs, furent respectueusement expulsés du territoire français, de par la volonté du cardinal Mazarin, camarade de Cromwell et ennemi déclaré du cardinal de Retz, jésuite très lié avec les princes exilés.

L'ancien chapelain de Charles II dit encore, parlant de 1684.

« *On espérait beaucoup à ce moment*, à la Cour de France, *que le Roi allait se déclarer ouvertement pa-*

(1) Le chancelier Hyde n'est autre que Clarendon, mort en France en 1674, après avoir été ministre de Charles II.

(2) Précisément à l'époque où Charles II s'apprêtait à épouser une princesse *catholique*, Catherine de Bragance, infante du Portugal, fille de Jean IV et sœur d'Alphonse VI. Bien entendu, cette princesse ne changea pas de religion.

(3) Deux fois Charles II vécut à Cologne. Une première fois, un peu avant sa descente en Ecosse; une seconde fois, après son expulsion de France. C'est de Cologne qu'il se rendit à Fontarabie, en 1658, au moment du traité entre les rois de France et d'Espagne.

piste. Le secret ne fut pas soigneusement gardé, car *l'archevêque de Reims m'a dit que le Roi était aussi bien des leurs que l'était son frère*, mais qu'il avait moins de conscience que ce dernier (vol. I, p. 663). »

Pour ôter au fr∴ Limousin l'idée de douter de l'authenticité des papiers de Charles II, publiés par son successeur, je m'empresse de lui citer ce passage de Burnet.

« *Tennison m'a dit avoir vu les originaux entre les mains de Pepys*, à qui le roi Jacques les avait confiés pendant quelque temps (vol. I, p. 615) (1)... »

Voir aussi, sur ce sujet, les *Evelyn's Memoirs*, vol. I, p. 575.

Burnet, qui n'a pas vu ces papiers, dit qu' « ils furent probablement écrits soit par le lord Bristol, soit par le lord Aubigny, *qui savaient le secret de la religion du Roi*, et qu'ils lui furent remis sans doute par l'un d'eux ». Mais ceci n'est qu'une conjoncture. Jacques II a publié les documents comme étant de la main du feu roi son frère; Pepys en reconnaissait l'authenticité, également reconnue — on l'a vu plus haut — par l'ancien chapelain de l'archevêque de Canterbury.

Passons à présent à l'*History of England*, par Rapin de Thoyras (2).

On va expulser de France Charles II et ses frères,

(1) Samuel Pepys, né en 1633, secrétaire de l'amirauté sous Charles II et Jacques II. Il est généralement reconnu que de nombreux passages ont été supprimés dans ses *Mémoires*.

(2) Rapin de Thoyras, protestant français exilé, fut officier supérieur au service de Guillaume d'Orange, qu'il suivit en 1688 en Angleterre. Il devint gouverneur du duc de Portland et mourut en 1725.

petits-fils de Henri IV. Mazarin, qui est au mieux avec Cromwell, ne veut pas d'eux sur le territoire français. Et notons bien que Mazarin, ennemi de Retz, est méprisé à Rome (1).

« Charles ne perdit pas de temps, dit Rapin, et, pour satisfaire ses amis catholiques autant qu'il le pouvait, *il envoya le lord Taaffe au nonce* pour le mettre au courant et se plaindre de sa position, *et pour exprimer sa bonne volonté à changer de religion.* »

Plus loin :

« Il s'adressa même au Pape, par l'entremise du cardinal de Retz, et l'on prétend que, dans le but de réussir, *le cardinal eut assez d'influence pour le décider à changer de religion; son abjuration fut reçue secrètement.* Le docteur Burnet assure que le Roi embrassa la religion catholique avant de quitter la France... Mais d'autres, qui pensent être mieux informés, assignent à ce changement la date de 1659 (vol. II, p.592) (2). »

Encore :

« Charles avait, comme je l'ai dit, embrassé la religion catholique avant son retour en Angleterre. Quelques-uns disent qu'il abjura la religion protestante en présence du cardinal de Retz avant de quitter la France la dernière fois. D'autres prétendent que ce fut en 1659, dans son voyage à Fontarabie, dans le but d'obtenir sa restauration avec l'assistance des deux couronnes de France et d'Espagne. Cependant le secret, *connu seulement du comte de Bristol et de sir Henry Bennet* (3), *depuis comte d'Ar-*

---

(1) Ceci n'est pas un secret: c'est archiconnu.

(2) Les uns et les autres doivent avoir raison. L'affaire a dû être commencée en France par Retz et achevée à Cologne par Retz.

(3) Fut pair d'Angleterre et chambellan de Charles II. Quand celui-ci fut à Cologne, Henry Bennet lui servit de plénipotentiaire auprès de *la* Cour de Madrid. Il mourut en 1685.

lington, fut si bien tenu caché que le public l'ignora *jusqu'au moment où, après la mort du Roi, son successeur Jacques II se plut à le divulguer. Mais à présent, ce n'est plus une chose dont on ait le moindre lieu de douter.* »

Il y a 181 ans, on n'avait plus lieu de douter du romanisme de Charles II durant son règne et durant la secrète pension de Louis XIV.

Aujourd'hui encore, dans les *Abrégés de l'Histoire d'Angleterre* distribués aux écoles primaires, on lit :

« Il expira, âgé de 55 ans. *Il montra une parfaite indifférence aux exhortations des ministres de l'Église anglicane;* il fit venir un prêtre catholique et reçut la communion de ses mains (1). »

Puis :

« Il expira le 6 février, dans sa 55e année de son âge et la 25e de son règne, après s'être reconcilié avec l'Église de Rome, *de laquelle il déclara avoir été secrètement membre pendant longtemps* (2). »

Et encore :

« Les vices n'avaient pas éteint en lui tout sentiment religieux : *il s'était secrètement converti, durant son séjour en France, à la religion romaine* (3). »

Enfin, car je ne veux pas citer à l'infini :

« A sa mort, il reçut les derniers sacrements, selon le rite de l'Église romaine, *et ainsi il a prouvé lui-même que*, pendant toute sa vie, *il avait été aussi hypocrite qu'on le savait vicieux* (4). »

---

(1) *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* du docteur Goldsmith, p. 187.

(2) *A smaller History of England*, by Will. Smith, D.C.L., L.L.D., 1878, p. 242.

(3) *Histoire d'Angleterre*, par Em. de Bonnechose, 1859, vol. III, p. 394.

(4) *The new popular Encyclopedia*, publiée sous la direction de Ch. Annandale, M. A. L. L. D., vol. III, p. 258.

Je ne mentionne que pour mémoire un certain lord Macauley, dont le fr.·. Limousin a peut-être entendu parler, et qui, dans son *History of England*, ne dit pas autre chose que ce que j'ai dit au sujet du romanisme de Charles II; il explique même très bien qu'*avant* la démarche de Jacques II auprès de son frère, celui-ci avait refusé la communion des mains de William Sancroft, archevêque de Canterbury, et de Thomas Ken, évêque de Bath et de Wells, les deux prélats les mieux considérés de l'Église anglicane.

Naturellement, dans notre beau pays de France, où Loriquet et le Serpent de mer ont vu le jour, où les rédacteurs des calendriers du Grand-Orient sont certains de l'existence d'un comte Harnouester qui n'a jamais existé, où les villes sous-lacustres de Taxil ont ému les corps scientifiques et historiques, on n'est pas obligé de savoir tout ce qui précède.

On n'est pas même obligé de savoir que le fr.·. prince de Hesse a écrit :

« *Ils* avaient, en outre, de fortes raisons d'effectuer la restauration de Charles II, *sachant qu'il avait fait sa confession catholique à Cologne au cardinal de Retz, pendant son émigration en Allemagne.* »

Si Clarendon avait pu vivre jusqu'après la mort de Charles II, il me paraît hors de doute qu'il ne se serait pas contenté de dire que lorsque Charles II était à Cologne, un Père jésuite, le propre confesseur du duc de Newbourg, fut employé pour une correspondance entre le roi d'Angleterre et le pape.

J'abandonne la question inutile de savoir si Charles II, qui se fit catholique pour avoir l'assis-

tance du pape, des jésuites et des princes catholiques, n'a pas joué la comédie du protestant afin de tromper le Parlement et le peuple anglais. Quand il s'agit d'une couronne, il paraît qu'il n'y a pas de mal à suivre l'exemple de Bernadotte ou de la princesse Ena. Bien entendu, tout le monde ne raisonne pas de la même manière, et ceci explique pourquoi la princesse que Charles II épousa resta catholique — ce qui permit à cette princesse de garder dans son palais, contrairement aux lois anglaises, des prêtres catholiques que connaissait son auguste époux.

Cependant, je retiens au passage cette phrase du fr.·. Limousin :

« S'il donna sa nièce en mariage à Guillaume d'Orange, ce fut *contraint* et *forcé.* »

Vraiment, voilà qui est du joli. Et par qui *contraint*, je vous prie ? Pas par Guillaume d'Orange, puisqu'il est historiquement prouvé qu'il repoussa d'abord la proposition qui lui fut faite *de la part de Charles II.* Pas par le duc d'York, puisque celui-ci fut absolument outré. Pas par Louis XIV, puisqu'il se fâcha tout rouge. Alors par qui, par quoi ? si ce n'est par les cris du peuple protestant et d'un Parlement soupçonneux, qu'il fallait apaiser *en risquant l'avenir du duc d'York*. Si Charles II avait été protestant, s'il n'avait pas été soupçonné de trahison, on ne l'aurait nullement *contraint* de donner sa nièce à Guillaume d'Orange, qui, après réflexion, comprit que sa femme

pourrait être à l'occasion une héritière d'un joli trône et lui un « libérateur ».

Je passe sur la politique de Charles II, si bien conduit par la catholique duchesse de Portsmouth et si bien renté par Louis XIV. Que Lingard ait prétendu, un jour, que Charles II ne fit que tromper le roi de France afin de lui soutirer de l'argent, c'est possible ; mais Lingard a eu des raisons de sectaire pour imaginer cela. Ce qui est plus certain, et ce qui est reconnu par des historiens impartiaux du genre de Macauley, c'est que Charles II fut tenu de jouer publiquement la comédie de l'antipapiste, tandis qu'il recevait des subsides pour jouer en secret un autre rôle et pour faire échec à son Parlement. Au demeurant, les agents de Louis XIV n'étaient pas des imbéciles, et, par la bonne duchesse de Portsmouth, le gouvernement français, qui l'a d'ailleurs fort bien récompensée, connaissait on ne peut mieux et la position difficile du souverain anglais et les secrets sentiments de son cœur.

J'arrive à présent à un autre passage de la lettre du fr.·. Limousin :

« A part cela, dit-il, les articles de Teder me confirment dans une opinion que je m'étais formée seul et qui fut démentie par Findel, à savoir qu'il a existé une maçonnerie jacobite. Seulement, cela ne fait que déplacer la question. Quand et comment l'antique maçonnerie *opérative* (hum ! hum !) devint-elle politique ? »

Je n'ai pas vu que Findel ait jamais nié l'existence d'une maçonnerie jacobite. Ce qu'il dit de Ramsay, d'après Kloss et tant d'autres, montre, au contraire,

qu'il croyait à l'existence d'une maçonnerie dévouée aux Stuarts. J'accorde volontiers que certains écrivains maçonniques, comme Gould par exemple, démentent avec un admirable entrain tout ce qu'on a dit de Ramsay et affirment que les Stuarts n'ont jamais été maçons. Mais que ces écrivains trop verbeux prennent garde : si ce qu'ils prétendent était vrai, il s'ensuivrait forcément que Ramsay, *le grand ami de Désaguliers et de quelques Grands Maîtres de la Maçonnerie bleue anglaise*, n'aurait été qu'un « allumeur » en France, et, de conséquence, on arriverait à de dangereuses conclusions.

Le fr.·. Limousin pense que le confirmer dans l'opinion qu'une maçonnerie « Jacobite » a existé, c'est déplacer la question. Mais c'est lui qui la déplace, la question, puisqu'il la remplace par cette *colle* : « Quand et comment l'antique maçonnerie *opérative* (!) est-elle devenue politique ? »

Faire une demande semblable quand on est maçon, n'est-ce pas, d'abord, avouer qu'on ignore absolument l'origine de l'ordre auquel on appartient ? N'est-ce pas avouer que l'on ne sait pas pour qui et pourquoi l'on travaille ? N'est-ce pas avouer que l'on sent qu'il y a quelque chose derrière les impulsions qui naissent ici et là, et auxquelles on obéit, parce qu'il faut obéir ? N'est-ce pas, enfin, demander à apprendre un secret que l'on n'a pas encore pu découvrir malgré la lumière éclatante qui resplendit autour et à l'intérieur du Grand-Orient de France ?...

Ici, je tire ma révérence au fr.·. Limousin, en le renvoyant à J.-J. Casanova, qui a dit, je crois, quelque

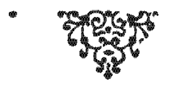
chose de très juste au sujet de ce secret aveuglant.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

TEDER.

P.-S. — Il ne faut pas que le fr.·. Limousin prenne le change. Il m'importe peu que Charles II ait été catholique, bouddhiste ou talapoin. Dans mes articles, je m'attache à rappeler des faits historiques et à montrer la vérité, sans m'inquiéter des qu'en-dira-t-on. Un maçon ou un roi ne doit faire aucune distinction entre les cultes ; tous les cultes doivent être traités par lui sur un même pied d'égalité, aucun d'eux ne doit être autorisé à avoir le pas sur les autres. L'Église universelle doit être invisible — et ceci est une chose que Charles II a oublié, le jour où il s'est mis à travailler en secret à la suprématie du catholicisme romain dans ses États.

TÉDER.



Maçonnerie Égyptienne

RÉCEPTION D'APPRENTI DE LA LOGE ÉGYPTIENNE

PRÉPARATION DE LA LOGE

La loge sera décorée d'un dais bleu de ciel et blanc sans dorure.

Au-dessus de la tête du Vénérable, un triangle avec le nom de *Jehova* et des rayons (le tout brodé de soie bleue).

Le trône du Vénérable élevé sur trois marches.

L'Autel devant le trône.

Sur cet autel un brasier, avec une éponge remplie d'esprit de vin.

A la droite du trône, le soleil ; à la gauche, la lune.

Le trésorier se sera pourvu d'un habit talare, d'un cordon blanc, pour l'attacher, et de deux paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme.

TABLEAU DE LA LOGE

Sur ce tableau sera peinte la porte d'un temple avec sept marches; sur cette porte, il paraîtra un rideau, à la droite une inscription composée de ces mots : *arcanum magnum*, à la gauche ceux-ci : *gemma, secretorum*.

Devant la porte, un maître sera représenté avec le cordon rouge, le frac vert, veste, culotte et bas tigrés, et des bottes à la hussarde.

Ce maître sera debout à la droite du temple, il aura l'index de la main gauche sur la louche, et à la droite son glaive, dont il menacera un Mercure endormi qui sera mis à la gauche de la porte : au-dessus de la tête de Mercure seront gravés ces deux mots : *pierre brûte*. Ce tableau sera éclairé de sept bougies, dont trois d'un côté, trois de l'autre, et une au milieu.

HABILLEMENT DU VÉNÉRABLE

Le Vénérable sera vêtu d'un talare blanc attaché par une ceinture de moire bleu de ciel ; il portera une étole de moire bleue bordée d'un petit galon d'or avec le chiffre du fondateur brodé en paillettes d'or sur chaque extremité. Chacun des bouts de cette étole sera frangé d'or ; il passera cette étole, qui sera liée dans le bas de droite à gauche comme les diacres ; il portera son cordon rouge de maître par-dessus ; il aura l'épée à la main.

CHAMBRE DE RÉFLEXION

Cette chambre aura la forme et la décoration d'une grotte ; elle ne sera éclairée que par une lampe suspendue au milieu.

Le tableau de cette chambre sera transparent ; il y aura dans le centre une grande pyramide, à la base de laquelle on verra une caverne ; auprès de cette caverne on représentera le temps sous la forme d'un vieillard ayant un sablier sur la tête, une faulx à la main gauche et deux grandes ailes aux épaules : ses yeux seront fixés sur l'entrée de la caverne, son attitude et son visage indiqueront la terreur et la crainte. A sa droite sera peinte la corne d'abondance, à sa gauche, des chaînes, un serpent et des instruments philosophiques.

Le récipiendaire sera enfermé dans cette chambre pendant une heure environ ; lorsqu'il sera admis à entrer, l'inspecteur de la loge avec deux apprentis se rendront auprès de lui pour le préparer. L'inspecteur, sans rien dire, commencera par délier ses cheveux, par le dépouiller de ses habits ; il lui ordonnera de se déchausser et de se défaire de tous ses métaux. Il lui fera ensuite un discours analogue à la circonstance et conforme au tableau de cette chambre, après lui avoir fait sentir combien la route philosophique est pénible et remplie de dangers et de tourments : il lui demandera s'il est bien décidé à se faire initier dans de pareils mystères et à préférer aux romans, à la mollesse et aux richesses du monde, le

travail, les périls et l'étude de la nature. S'il persiste, l'inspecteur le prendra par la main et le conduira à la porte de la loge. Il frappera sept coups ; sur la demande qui lui sera faite, il répondra : c'est un maçon qui, ayant passé par tous les grades de la maçonnerie ordinaire, se présente pour être initié dans la véritable maçonnerie égyptienne . La porte se fermera.

Le Vénérable ordonnera au frère terrible de demander à l'inspecteur le papier contenant l'âge, le lieu de naissance, les noms, surnoms et qualités du candidat et ceux de son répondant. Le frère terrible, ouvrant de nouveau, prendra ce papier des mains de l'inspecteur et refermera brusquement la porte, qui ne s'ouvrira plus que lorsque le Vénérable ordonnera de faire entrer le candidat. Le frère terrible remettra le papier au Vénérable.

OUVERTURE DE LA LOGE

Le Vénérable ayant pris sa place, le plus grand silence sera observé. Il est défendu de se moucher, à plus forte raison de parler.

Lorsque le Vénérable se lèvera, tous se lèveront en même temps. Il aura le glaive à la main droite, qu'il ne quittera jamais tant qu'il parlera. Il dira à l'ordre : Mes frères ! Au nom du Grand Dieu, ouvrons la loge selon le rit et les constitutions du Grand Chef, notre fondateur.

Il descendra de son trône, et à sept pas de la première marche, il se tournera en face du triangle et dira :

Mes frères, prosternez-vous ainsi que moi, pour supplier la divinité de me protéger et de m'assister dans les travaux que nous allons entreprendre.

La prière intérieure étant achevée, le Vénérable frappera de la main droite sur le plancher pour annoncer à tous les frères qu'ils peuvent se relever. Le Vénérable s'étant placé sur son trône, il préviendra tous les assistants que le nommé un tel, qui a passé par tous les grades de la maçonnerie ordinaire, demande et sollicite la grâce d'être reçu et admis dans la véritable maçonnerie égyptienne.

Si un des frères a quelque chose à alléguer contre le candidat, il sera obligé sur son honneur et sur sa conscience de l'exposer ; ce grief ou ce motif sera discuté, et le Vénérable déterminera s'il sera admis ou rejeté ; mais dans le cas où tous donneraient leur consentement pour sa réception, le Vénérable enverra l'inspecteur et deux frères pour le préparer et le conduire.

ENTRÉE DU RÉCIPIENDAIRE

Le Vénérable ayant ordonné de faire entrer le candidat, l'inspecteur le conduira devant le trône où il le fera mettre à genoux. Le Vénérable se lèvera et dira : « Homme, vous avez déjà été prévenu que le but de nos travaux est aussi éloigné de la frivolité, que celui de la maçonnerie ordinaire l'est des véritables connaissances philosophiques : toutes nos opérations, tous nos mystères, toutes nos démarches

n'ont d'autres motifs que de glorifier Dieu et de pénétrer dans le sanctuaire de la nature : on n'y parvient pas sans beaucoup de peine ; mais avec de la résignation, de la patience, et le temps fixé par notre fondateur pour ces lois, vous aurez l'espoir de voir couronner vos fatigues du plus heureux succès. Avant que de vous revêtir de l'habit sacré de notre ordre, et de vous reconnaître pour l'un de nos membres, répétez avec moi, mot à mot, le serment que j'exige de vous en présence du nom de Dieu et de tous vos frères. »

Pendant le serment on mettra le feu à l'esprit de vin qui est sur l'autel ; et le candidat plaçant sa main droite au-dessus de la flamme, il fera le serment suivant :

« Je promets, je m'engage, et je jure de ne jamais révéler les secrets qui me seront communiqués dans ce temple, et d'obéir aveuglément à mes supérieurs. »

Le Vénérable se fera revêtir du talare, il le ceindra avec le cordon de fil blanc et lui donnera deux paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme ; il lui fera pendant ce temps un discours analogue à chacune de ces choses et l'instruira ensuite des signes et mots de passe contenus dans le catéchisme de ce grade.

Il le fera mettre à genoux de nouveau ; en lui frappant sur l'épaule droite trois coups de son glaive, il dira :

« Par le pouvoir que je tiens du Grand Chef fonda-
« teur de notre Ordre, et par la grâce de Dieu, je vous
« confère le grade d'apprenti de la véritable maçon-
« nerie égyptienne, et vous constitue gardien des

« connaissances philosophiques auxquelles je vais « vous faire participer. »

Le Vénérable ordonnera alors à l'inspecteur de conduire le nouveau frère à la place qui lui sera destinée ; il fera signe à tous les assistants de s'asseoir et donnera à l'orateur, le catéchisme et il se chargera d'en faire la lecture. Aussitôt qu'elle sera achevée, il se fera rendre ce catéchisme, qui ne doit jamais sortir de ses mains ou être perdu de vue.

Le Vénérable se lèvera de son trône et, ainsi que tous les frères, il se prosternera en face du nom sacré de la Divinité pour la remercier.

Il fermera ensuite la loge.

CATÉCHISME D'APPRENTI DE LA LOGE ÉGYPTIENNE

D. — Êtes-vous maçon égyptien ?

R. — Oui je le suis, avec force et sans partage.

D. — De quel lieu venez-vous ?

R. — Du fond de l'Orient.

D. — Qu'est-ce que vous y avez observé ?

R. — La très grande puissance de notre fondateur.

D. — Que vous a-t-il enseigné ?

R. — La connaissance de Dieu et de moi-même.

D. — Que vous a-t-il recommandé avant votre départ ?

R. — De prendre deux routes, la philosophie naturelle et la philosophie surnaturelle.

D. — Que signifie la philosophie naturelle ?

R. — Le mariage du soleil et de la lune et la connaissance des sept métaux.

D. — Vous a-t-il indiqué une route sûre pour parvenir à cette philosophie ?

R. — Après m'avoir fait connaître le pouvoir des sept métaux, il m'a ajouté : *Qui agnoscit martem, cognoscit artem.*

J'y consens, mais je ne vous donnerai jamais mon signe que premièrement vous ne m'ayez donné le vôtre.

DONNER LE SIGNE

C'est de courber le corps, d'élever la tête, de bien ouvrir les yeux et, par une aspiration forte, prononcer le mot *Deloym.*

Pour répondre à ce signe, on reste avec la pointe du pied gauche à terre, et le pied droit retiré en arrière et élevé, ayant le corps courbé, la tête majestueuse et les deux bras étendus, le gauche vers la terre et le droit élevé en jetant la main droite devant soi, ayant les cinq doigts écartés et bien ouverts.

Tous les deux s'étant alors mutuellement reconnus, ils doivent réciproquement s'embrasser au front et continuer le catéchisme.

D. — Commencez, je vous prie, mon frère, par me donner des instructions sur la philosophie naturelle ?

R. — Volontiers, mais à condition que vous écarterez de votre esprit toute idée mondaine et profane, que vous n'aurez aucune foi à quelque auteur que ce soit ni vivant ni mort, et que vous serez persuadé comme moi que tous les hommes qui nient la divi-

nité et l'immortalité de l'âme, sont à nos yeux non seulement des profanes, mais des scélérats.

D. — Ayant toujours entendu parler de la pierre philosophale, je désire vivement savoir si son existence est réelle ou imaginaire.

R. — Vous ne m'avez donc pas compris lorsque je vous ai parlé du mariage du soleil et de la lune ?

D. — J'avoue que non et que, mon esprit n'étant point assez éclairé, pour connaître par mes seules réflexions ce que signifie ce mariage, j'ai besoin de votre secours et de vos lumières.

R. — Écoutez-moi avec attention et tâchez de me comprendre.

Par les connaissances que m'a données, le fondateur de notre ordre, je sais que la première matière a été créée par Dieu, avant que de créer l'homme, et qu'il n'a créé l'homme que pour être immortel, mais l'homme ayant abusé des bontés de la divinité, elle s'est déterminée à ne plus accorder ce don qu'à un fort petit nombre : *pauci sunt electi*. En effet, par la connaissance publique que nous avons, Moïse, Enoch, Elie, David, Salomon, le roi de Tyr, et différents autres grands, tous chéris de la Divinité, sont parvenus à connaître et jouir de la première matière, ainsi que de la philosophie surnaturelle.

D. — Mais, faites-moi connaître plus particulièrement, je vous en supplie, ce que peut être cette première et si précieuse matière, et quels sont ses effets ?

R. — Sachez que cette première matière existe toujours dans les mains des élus de Dieu et que, pour parvenir à l'obtenir, il ne suffit que d'être grand, riche

ou puissant ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il faut encore absolument être aimé et protégé de Dieu, vous assurer de plus sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'au moyen des lumières que m'a communiquées mon maître, je puis vous affirmer évidemment que un grain de cette précieuse matière se fait une projection à l'infini. Ouvrira les yeux et les oreilles.

Sept sont les passages pour perfectionner la matière.

Sept sont les couleurs.

Sept sont les effets qui doivent compléter les opérations philosophiques.

1° *Ad sanitatem et ad homines morbis*;

2° *Ad metallorum ;*

3° A rajeunir, à réparer les forces perdues et à augmenter la chaleur et l'humidité radicale ;

4° A ramollir et liquéfier la partie solide ;

5° A congeler et durcir la partie liquide;

6° A rendre le possible impossible, et l'impossible possible;

7° A se procurer tous les moyens de faire le bien, mais en prenant pour le faire les plus grandes précautions, afin de ne travailler, parler, agir ni rien faire sur ce sujet, que la manière la plus réservée et la plus occulte.

D. — La confiance que vous m'inspirez ne saurait me permettre le doute le plus léger sur la vérité de toutes vos opinions ; cependant, trouvez bon que je vous fasse mes observations. Notre langage est si différent de celui de tous les auteurs qui ont écrit sur

la pierre philosophale que je suis dans le plus grand embarras pour concilier vos discours avec les leurs. Je n'ai point oublié les recommandations que vous m'avez faites de n'avoir aucune croyance dans les auteurs, mais il me semble que je puis faire une exception en faveur de ceux qui jouissent de la première réputation et qui ont toujours été considérés par les modernes les plus éclairés et les plus instruits comme de vrais philosophes, tels qu'Hermes Trimégiste, Bazile, Valentin, le Tréviseau, Armand de Villeneuve, Raymond Lulle, le cosmopolite Philalettre, etc.

R. — Vous n'êtes ni assez instruit des principes de notre maître, ni assez ancien dans notre école pour que vos incertitudes puissent me surprendre ; mais quelques réflexions suffiront pour vous désabuser et fixer pour toujours vos sentiments sur ce sujet, il n'y a jamais eu, ni il n'y aura jamais aucun homme qui jouira et possédera cette précieuse matière, que ceux qui auront été admis et initiés dans la religion des enfants du grand fondateur de notre sublime loge.

D. — Puis-je espérer d'être assez heureux pour pouvoir acquérir toutes les lumières que vous possédez.

R. — Oui, mais il faut avoir un cœur droit, juste, bienfaisant, il faut renoncer à tout motif de vanité et de curiosité ; il faut écraser le vice et confondre l'incrédule.

D. — Ces vertus suffisent-elles pour parvenir à ces sublimes connaissances ?

R. — Non, il faut de plus être aimé et particuliè-

rement protégé de Dieu ; il faut être soumis et respectueux envers son souverain ; il faut chérir son prochain et se renfermer au moins trois heures par jour et méditer.

D. — Comment doivent être employées ces trois heures consacrées à la méditation ?

R. — A se pénétrer de la grandeur, de la sagesse et de la toute-puissance de la Divinité, à nous rapprocher d'elle par notre ferveur, et à réunir si intimement notre physique à notre moral que nous puissions parvenir à la possession de cette philosophie naturelle et surnaturelle.

Mais avant que de continuer notre entretien, j'exige que vous me donniez une preuve et un signe qui servent à me faire connaître si vous êtes réellement unis dans notre société ; et comme la première, la plus importante et la plus sévère de nos obligations, ainsi que vous devez le savoir, consiste dans l'engagement sacré de ne jamais rien écrire ni divulguer sur nos mystères, vous devez par là être convaincu que tous les auteurs que vous m'avez cités, n'étaient point de vrais philosophes, ou que, s'ils l'étaient, tous les livres, soit manuscrits, soit imprimés, qui leur sont attribués sont entièrement faux, apocryphes, et qu'ils ne sont que le fruit de la cupidité de ceux qui les ont inventés à l'aliment de la cupidité de ceux qui y ajoutent foi. D'ailleurs, répétez avec la plus grande exactitude toutes les opérations qu'enseignent ces livres et voyez si jamais aucune vous réussira.

Bornez-vous donc comme moi à avoir pitié et à plaindre les gens simples et prévenus qui croient,

et travailler d'après ces auteurs, car ils finiront positivement tous par perdre leur crédit et leur fortune, par ruiner leur santé et peut-être malheureusement encore par devenir fous.

D. — Pour parvenir à la possession des secrets de cette philosophie, il faut donc nécessairement avoir recours à un vrai philosophe ?

R. — Oui, mais vous n'obtiendrez jamais le secours de cet homme qu'autant que la Divinité l'inspirera en votre faveur.

D. — Quels moyens faut-il employer pour obtenir cette grâce de Dieu ?

R. — L'adorer, respecter son souverain, et surtout se consacrer au bonheur et au soulagement de son prochain, la charité étant le premier devoir d'un philosophe et l'œuvre la plus agréable à l'Éternel ; à cette conduite il faut y joindre des prières ferventes pour mériter de sa bonté qu'il incite un de ses élus à vous dévoiler les arcanes de la nature.

D. — Qu'entendez-vous par les arcanes de la nature ?

R. — La connaissance de cette belle philosophie naturelle et surnaturelle dont je vous ai entretenu ci-devant, et vous trouverez les principes renfermés dans les emblèmes que présente l'ordre de la maçonnerie et le tableau que l'on met sous vos yeux dans toutes les loges.

D. — Est-il possible que la maçonnerie ordinaire puisse fournir une idée de ces sublimes mystères, tandis qu'il y a trente-trois ans que je suis maçon, que j'en ai parcouru tous les grades, et que pendant

ce long espace de temps, je n'ai pas même soupçonné ce que vous me faites la grâce de me dire : je n'ai jamais considéré cette maçonnerie que comme une société de gens qui ne se rassemblaient que pour s'amuser et qui pour être plus unis avaient adopté des signes et un langage particuliers. Daignez, par vos interprétations lumineuses, m'y faire découvrir ce but solide et vrai que vous m'annoncez.

R. — Dieu m'inspire, et je vais soulever un des coins du voile qui vous cachait la vérité ; je commencerai par vous instruire de l'origine de la maçonnerie, je vous donnerai l'explication philosophique du tableau maçonnique et je finirai par vous faire connaître toute l'étendue du but sublime et victorieux de la véritable maçonnerie.

D. — Votre bonté augmentant ma reconnaissance et vos lumières, mon respect permettra que dorénavant, vous rendant plus justice, je substitue le nom de Maître à celui de frère. Je vous supplie donc, mon cher Maître, de suivre votre division et de commencer par m'instruire de l'origine de la véritable maçonnerie.

R. — La maçonnerie a pour frères Énoch et Élie ; après avoir été revêtus du pouvoir suprême qui leur fut accordé par la divinité, ils implorèrent sa bonté et sa miséricorde en faveur de leur prochain, afin qu'il leur fût permis de faire connaître à d'autres mortels sa grandeur et le pouvoir qu'elle a accordé à l'homme sur tous les êtres qui environnent son trône. Ayant obtenu cette permission, ils formèrent douze (12) sujets qu'ils appelèrent élus de Dieu. L'un des-

quels, connu de vous, se nommait Salomon. Ce roi philosophe chercha à imiter et à marcher sur les pas de ses deux maîtres, en formant une suite d'hommes propres à conserver et à propager les connaissances sublimes qu'il avait acquises.

Il y parvint en se conciliant avec les autres élus et convenant de choisir chacun deux sujets dont il ferait 24 compagnons. Le premier desquels fut Boaz. Ces 24 compagnons eurent ensuite la liberté d'en élire chacun 3, ce qui fit 2 chefs suprêmes, 12 maîtres ou élus de Dieu, 24 compagnons et 72 apprentis ; de ces derniers sont descendus les Templiers, et de l'un des Templiers réfugiés en Écosse, les francs-maçons, qui furent par la suite au nombre de 13, ensuite de 33, etc.

Telle est l'origine et l'affiliation de la maçonnerie.

D. — Ce rapport ne me laissant rien à désirer, passons, je vous supplie, à l'explication des cérémonies et du tableau maçonnique? En entrant la première fois dans une loge, pourquoi me bande-t-on les yeux ?

R. — Pour vous faire sentir que tout homme qui ne possède pas les hautes connaissances dont je vous instruit est un homme aveugle et borné, mais qu'en ayant pour maître un maçon, il sortira des ténèbres et connaîtra la vérité.

D. — Pourquoi me lie-t-on les mains ?

R. — Pour vous faire connaître toute l'étendue de la soumission et de la subordination qu'il faut que vous ayez pour les ordres de votre maître!

D. — Pourquoi me dépouille-t-on d'une partie de

mes vêtements et de tous les métaux que je pouvais avoir ?

R. — Pour vous apprendre que tout homme qui désire parvenir à être bon maçon ou véritable élu, doit renoncer à toutes sortes d'honneurs, de richesse et de gloire, et que pour obtenir cette faveur, il n'est pas nécessaire d'être grand, riche ni puissant.

D. — A quoi servent les gants ?

R. — A vous faire connaître que tout vrai maçon doit toujours avoir les mains pures, qu'il ne doit jamais les souiller de sang et surtout qu'il est sévèrement défendu de jamais toucher la première matière avec les mains.

D. — Que signifie le tablier ?

R. — A vous apprendre que c'est le premier vêtement dont se servit l'homme pour couvrir sa nudité lorsqu'il eut perdu son innocence.

D. — Venons actuellement, je vous prie, à l'explication du tableau ?

Que signifie la truelle ?

R. — Qu'elle a été le premier instrument qu'employa l'homme et qu'elle lui fut nécessaire pour pouvoir commencer à travailler avec succès tant sur la partie naturelle que surnaturelle.

D. — A quoi sert le compas ?

R. — A enseigner à tout bon maçon qu'il ne doit rien faire, ni entreprendre sans avoir le compas à la main.

D. — Que signifie le plomb ?

R. — Qu'avant que de communiquer à un profane la connaissance des arcanes de la nature, il faut avoir

exactement mesuré tous ses pas et toutes ses démarches.

D. — Que veut dire la partie mosaïque ?

R. — Que, pour éviter toute sorte de schisme et de désunion parmi les maçons, il faut entraîner leur cœur par un attachement, une confiance et un dévouement fraternel et sans bornes les uns pour les autres.

D. — Que signifie le triangle ?

R. — A vous enseigner que *Omne trinum est perfectum*.

D. — A quoi servent les deux colonnes ?

R. — Ces deux colonnes appelées *Jakir* et *Boaz* ne sont point des colonnes, mais bien des hommes qui cherchaient dans notre philosophie. Salomon n'ayant pas trouvé dans le premier les qualités et dispositions requises dans un vrai maçon, il fut rejeté dans une classe inférieure ; mais au contraire *Boaz* ayant été assez heureux pour reconnaître ce que signifiait l'acacia, avec l'agrément de Dieu et le secours de Salomon, il parvint non seulement à purifier la pierre brute de toutes ses impuretés, mais encore à la rendre cubique et enfin à la faire devenir triangulaire ou plus que parfaite.

D. — Je vous conjure de m'expliquer clairement ce que signifient toutes ces différentes pierres : Je sais bien que sur le tableau il y en a une brute, une cubique et une triangulaire ; mais tout cela étant énigmatique, je vous serai très obligé de m'en donner la clef.

R. — La voici : l'acacia est la première matière et la pierre brute la partie mercurielle ; lorsque cette

pierre brute, ou partie mercurielle a été purifiée de toutes ses impuretés, elle devient cubique.

C'est alors qu'avec cette première matière, ou ce poignard à la main, il faut que vous assassiniez ce maître, cette pierre brute devenue cubique; on opère.

Cette opération accomplie, et le cadavre étant enchaîné, il s'agit de le faire putréfier, en observant les sept passages philosophiques, qui sont l'allégorie des sept marches, placées devant la porte du temple; les cinq premiers qui sont les couleurs primitives, le sixième qui est la couleur noire, enfin le septième est celle de pourpre, de feu, ou de sang vif. C'est ainsi que vous parviendrez à la consommation du mariage du soleil et de la lune, et que vous obtiendrez la pierre triangulaire, ainsi que la progéniture parfaite. *Quantum sufficit*, *et quantum appetit*.

D. — Mais, vous ne m'avez point parlé d'Adoniram lequel, suivant la maçonnerie ordinaire, fut assassiné et qui est l'emblème du cordon noir et du poignard dans le grade d'élu.

R, — La maçonnerie vous fait errer sur ce point; ce n'est point Adoniram qui a été assassiné mais bien la partie liquide qu'il faut tuer avec ce poignard. C'est enfin, comme je viens de vous l'apprendre, la partie volatile, vive et mercurielle qu'il est absolument indispensable de fixer. A l'égard d'Adoniram, voulant vous convaincre de ma bonne foi, de ma franchise et de mon attachement pour vous, je vais vous en faire l'histoire.

Adoniram était fils d'*Urabis Raham* et il s'appelait *Jokim*. Raham, qui travaillait sur la partie supersti-

tieuse, avait donné quelques connaissances à son fils ; mais celui-ci, protégé et favorisé de Dieu, étant parvenu à connaître le pouvoir supérieur que possédait Salomon, tant dans la philosophie naturelle que surnaturelle, il partit du Nord pour venir dans le Midi où résidait ce grand Roi, et dans l'espoir de se procurer l'occasion d'en être vu et remarqué, il se plaça à la porte du temple. Salomon l'ayant aperçu, il lui demanda ce qu'il cherchait, il répondit : *Adonaï* ; le roi, inspiré et vivement touché du respect et de la vénération que témoignait ce mortel, en se servant avec confiance du mot *Adonaï* qui est le nom choisi de la divinité, non seulement il l'accueillit avec bonté et bienveillance, mais il le fit même entrer avec lui dans le temple et, sachant qu'il était instruit dans la partie métallique, il lui confia la première matière en changeant son nom de *Jokim* en celui d'*Adoniram*, qui signifie également, en langue arabe, fils de Dieu, fils de Raham ou ouvrier en métaux. Adoniram, enorgueilli de cette distinction flatteuse, n'eut point assez d'empire sur lui-même pour ne pas la communiquer à Jakin ; il lui en fit part et se servit de lui pour ses opérations. Ce dernier étant devenu jaloux de la préférence que Salomon avait accordé à Adoniram, il en résulta beaucoup de mécontentement et d'inconvénient.

Salomon, craignant les suites qu'il pourrait avoir par rapport à son favori Adoniram, se détermina, pour le mettre à l'abri des effets funestes de l'envie, de l'initier dans les connaissances spirituelles et surnaturelles ; il le fit en conséquence pénétrer dans le

sanctuaire du temple et lui dévoila tous les mystères renfermés dans le triangle sacré et parfait ; ce fut alors qu'il lui donna le nom *Boaz*, sous lequel, ainsi que vous le savez et que cela est réel, il payait le salaire de tous les compagnons et apprentis ; le temple achevé, Salomon lui donna pour récompense le royaume de Tyr.

D. — Je suis enchanté de l'interprétation sublime que vous venez de me donner sur les cérémonies et le tableau maçonniques : rien ne me paraît plus évident ni plus magnifique et je vois qu'il n'était pas possible d'abuser plus complètement du plus sérieux, du plus respectable établissement que l'ont fait nos prétendus maçons actuels : de l'objet le plus sacré et le plus instructif, ils en avaient fait la mômerie la plus ridicule, et de la vérité la plus intéressante une illusion vaine, puérile.

Permettez-moi de vous faire observer que, dans le détail que vous venez de me faire, vous ne m'avez rien dit sur l'étoile flamboyante.

R. — Cette étoile est l'emblème des grands mystères que contait la philosophie surnaturelle, et elle est une nouvelle preuve de l'aveuglement et de l'ignorance des maçons modernes ; car elle doit être terminée par sept points, ou sept angles, et vous ne la voyez jamais représentée dans aucune loge qu'à 3, 5 ou 6. D'ailleurs ces pauvres enfants de la veuve n'y ont jamais découvert d'autre mérite que celui de contenir dans le milieu la lettre G, qu'ils ont spirituellement expliqué par le mot de géométrie.

Tel est le fruit de cent ans de réflexion et la mer-

veilleuse interprétation que leur a suggéré leur brillant génie. Les sept pointes ou sept angles sont la représentation des sept anges qui environnent le trône de la divinité, et la lettre G est la première du nom sacré du grand Dieu appelé *Géhova*, ou *Jehova adonaï*, etc.

D. — Accusez-moi, je vous supplie, une connaissance plus profonde sur ces sept anges primitifs.

R. — Ces sept anges sont les êtres intermédiaires entre nous et la divinité : ce sont les sept planètes ou, pour mieux dire, ils dirigent et gouvernent les sept planètes. Comme ils ont une influence particulière et déterminée sur chacun des régimes nécessaires pour perfectionner la première matière, l'existence de ces sept anges supérieurs est aussi véritable qu'il l'est, que l'homme a le pouvoir de dominer sur ces mêmes êtres.

D. — Mon étonnement ne fait que s'accroître ainsi que mon avidité pour m'instruire ; mais comment peut-il être possible à l'homme de commander et de se faire obéir par ces créatures angéliques ?

R. — Dieu ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il est le plus parfait de ses ouvrages ; aussi tant que le premier homme conserva son innocence et sa pureté, il fut l'être le plus puissant et le plus supérieur après la divinité ; car non seulement Dieu lui avait accordé la connaissance de ces êtres intermédiaires, mais il lui avait même conféré le pouvoir de leur ordonner et de dominer sur eux immédiatement après lui. L'homme ayant dégénéré par l'abus qu'il fit de ce grand pouvoir, Dieu le priva de

cette supériorité, il le rendit mortel et il lui ôta jusqu'à la communication avec ses êtres célestes.

D. — Les élus de Dieu ont-ils été exceptés de cette proscription générale ?

R. — Oui, et ce sont eux seuls à qui Dieu a accordé la grâce de jouir de ses connaissances et de tout le pouvoir dont il avait favorisé le premier homme.

D. — Tout bon et vrai maçon tel que je me fais gloire de l'être, peut-il se flatter de parvenir à se régénérer et à devenir un des élus de Dieu.

R. — Oui, sans doute ; mais, outre la nécessité de pratiquer toutes les vertus au plus sublime degré, telles que la charité, la bienfaisance, il faut encore que Dieu, sensible à votre adoration, votre respect, votre soumission et vos ferventes prières, excite et détermine un de ses élus à vous secourir, à vous instruire et à vous rendre digne de mériter ce bonheur suprême ; car l'un des douze élus se reposant, ou étant appelé auprès de la divinité, le plus vertueux des vingt-quatre compagnons lui succède, comme le plus sage des soixante-douze apprentis prend la place vacante du compagnon.

D. — Veuillez, je vous prie, me donner de plus grands éclaircissements sur cette philosophie naturelle ?

R. — Cette philosophie exige que je la divise en trois classes :

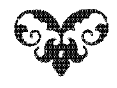
1° La première s'appelle supérieure, primitive ou directe ;

La seconde, acquise ou communiquée ;

La troisième, infinie, basse, ou superstitieuse

La première s'exerce par l'homme qui, en purifiant la partie physique et morale de son individu, parvient à recouvrer son innocence primitive, et qui, après avoir obtenu cette perfection avec le secours du grand nom de Dieu et les attributs dans la main droite, est arrivé au point d'exercer la nomination sublime et originelle de l'homme, de connaître toute l'étendue de la puissance de Dieu et le moyen de faire jouir tout enfant innocent du pouvoir que son état lui aurait donné.

(*A suivre.*)



La Confession du Fou

(*Reproduction interdite.*)

Décembre 19..

A l'humanité insane et cruelle dans son inconscience, à la Justice des hommes aveugle, ignorante et partiale..., mais surtout aux intelligences éclairées, aux esprits intègres et sans préjugés, aux hommes enfin « de paix et de bonne volonté »... j'adresse, avant de tuer mon enfant et de mourir, cette confession de ma vie...

. . . .

Tuer mon enfant ! O l'horrible chose ! ... Tuer ! ... Et cependant il faut qu'elle meure ! C'est son destin !...

La laisser vivre, c'est la condamner à une mort fatale, plus affreuse encore que celle qu'elle va recevoir de ma main... De ma main ! O torture !...

Oui, il faut qu'elle meure !... Qu'elle meure avec moi. La vie m'est devenue impossible... J'ai trop souffert... Je suis las de souffrir encore, toujours !

Et je ne veux pas que mon enfant éprouve, elle aussi, les affres de mes malheurs, ressente mes tortures,

vide jusqu'à la lie le calice de mon agonie, revive mon enfer !

Oh ! Dieu, s'il existe, me pardonnera... et les hommes, quand ils sauront,... m'absoudront... peut-être ! Qu'importe, du reste, tout cela !

Je dois mourir !... On m'avait enfermé, cloîtré, emprisonné dans le bagne moral des intelligences saines et fortes, aux « ALIÉNÉS » sous prétexte que je suis fou ! J'ai réussi à tromper, cette nuit, la vigilance cynique de mes gardiens..., à m'enfuir et me voici, libre seulement jusqu'au lever du jour, si je suis assez lâche pour trembler devant la mort, pour la fuir, libre, libre à jamais, et à jamais délivré de mes souffrances si je sais mourir...

Comment suis-je parvenu à m'enfuir...? O dérision, les fous seuls peuvent franchir les triples murs et sauter de triples étages !... Qu'importe du reste, me voici ! Minuit sonne lugubrement dans les ténèbres et j'écris, seul, face à face avec ma conscience, je retrace ligne par ligne le calvaire douloureux de ma vie gravi pas à pas, le calvaire de ma vie de fou !

Fou ! On dit que je suis fou... atteint de monomanie macabre, de vampirisme... Que suis-je ! Fou ! enfin, fou !...

Fou ? Le suis-je ? Et comment en douter ! Voici plus de six mois que je n'entends uniquement résonner à mes oreilles que ces mots martellants : « Fou ! Pauvre fou ! » Six mois ! Six éternités !...

Après tant de souffrances, tant de misères, de tortures..., après ce long martyre de ma vie..., ne le serai-je pas réellement devenu ! Fou ! Fou ! Fou ! ...

Et cependant, non ! Non, je ne suis pas fou !

En sondant le tréfonds de mon être conscient, de mes pensées intimes, vol hallucinant de noirs papillons de deuil, de blêmes chauves-souris de mort, en revivant, affres par affres, râles par râles, la lente agonie de ma vie écoulée, hantise funèbre de mon esprit, vision angoissante de cauchemar, je m'écoute penser, je me sens raisonner, je m'entends dire et protester, tout en écrivant : Non, je ne suis pas fou !

Oh ! la rouge Justice aura beau décréter du haut de son infâme prétoire que je suis un monomane dangereux, mais irresponsable, la routinière Faculté affirmer que je suis sujet aux terreurs subites, aux hallucinations, aux vesanies macabres, que « mon polygone annihile mon O ! », comme ils disent là-bas, à la clinique, que je rêve tout éveillé enfin et qu'il faut absolument pour la sûreté et la morale publiques que je termine ma misérable existence, reclus, dans un ténébreux cabanon..., je crierai à tous une dernière fois, en retraçant sur ce papier, acte par acte, la tragédie terrifiante de ma vie, de ma vie maudite : Non, je ne suis pas fou ! Non, je ne suis pas fou !

. . . .

Mourir ! Je vais mourir ! cette nuit, dans une heure ! Il le faut avant que l'on ne s'empare vivante encore de la misérable loque qu'est mon corps, avant qu'on ne me trouve, qu'on ne me reconduise à ce cloaque vivant qu'est un établissement d'aliénés, enfer humain, dans cet enfer terrestre qu'est notre planète, receptable hideux de mensonges, de folies conscientes, de larmes, de décomposition et de mort !

Tout est prêt ! je puis mourir. Je viens de fixer dans ma chambre, au ciel de mon lit, le nœud fatal qui mettra fin à mon existence de damné. Je viens de placer à côté de moi le berceau de ma fillette, l'unique enfant qui me reste,... et là, posé sur son chevet, près de sa tête blonde,... luisant sinistrement sous la clarté livide de la lampe, éclair bleuâtre, lueur rigide et glacée... un couteau !

Je suis seul éveillé dans la villa. Tout sommeille autour de moi..., la nourrice de l'enfant dort, et ma mère, sans doute, elle aussi, repose dans sa chambre...

Pauvre mère !... Pardon ! O Pardon !...

Étrange destinée ! A l'heure formidable de ma fin, je me sens l'âme singulièrement apaisée... Non, je ne vais pas à la mort, au néant ! Je vais au salut, à la délivrance, à l'immortalité... car je sais... je sais, et c'est pour cela que je meurs l'âme rassérénée...

Je vais donc mourir... je vais donc tuer mon enfant, ma dernière née, la seule vivante, la tuer, d'un seul coup ! Je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert, et qu'elle meure lentement, désespérément, atrocement comme ses frères et sa mère, en proie aux ténébreuses souffrances d'un mal sans espoir, inconnus de tous... de tous, mais non de moi, victime innocente des goules invisibles d'un infernal au-delà !

Mais avant, avant l'instant horrible..., je veux raconter à tous ma vie... O cette vie ! Cette Vie ! Je l'ai mille fois narrée aux juges qui m'ont condamné à un châtiment plus terrible que la peine capitale : ma réclusion aux aliénés. Je l'ai répétée en versant des

larmes de sang au directeur de l'établissement des fous, impassible et sceptique, aux aliénistes railleurs et cruels sous leur air bon enfant, à la gent moutonne des sœurs, des infirmiers, des gardiens... et tous ont ri, tous, en répétant l'hallucinante affirmation : Pauvre fou ! Pauvre fou !

Ah ! s'il est sur cette infernale terre des hommes de paix et de bonne volonté, s'il est des êtres conscients de la décrépitude de l'édifice social des hommes, des souffrances humaines,des horribles mystères d'un monde ignoré, méconnu, je les prends à témoin, à mon heure dernière, de mon martyre, je les supplie de m'entendre, de me comprendre et d'agir... surtout d'agir !

Je ne fus pas toujours le misérable jouet d'un aveugle destin. Une aube de joie se leva jadis sur mes jours, dans leur fleur ; une aurore de bonheur et de paix salua mes premières années, le soleil radieux des âges d'or inonda ma jeunesse de sourires... Le printemps de ma vie fut un songe délicieux...

A vingt ans, riche et considéré, j'eus le bonheur — aujourd'hui mon tourment — de rencontrer la jeune fille au teint de lis, aux yeux de rêve, qui devait devenir ma femme...

O poignante évocation des chastes aveux, des premiers serments, des frémissantes et pures étreintes ! Joie de vivre ! Ivresse des cœurs ! Extase des âmes ! Minutes paradisiaques pour toujours enfuies et si souvent revêcues depuis ! O souvenirs ! souvenirs... !

Trois enfants, trois anges des cieux descendus sur terre, vinrent bénir notre union et, dans cette même

villa (si pleine aujourd'hui de souvenirs funèbres), si riante jadis, dans cette villa où j'écris ces lignes et qu'un double deuil plus terrible encore va de nouveau assombrir, entouré d'une femme aimante et dévouée, de mes enfants chéris, près de mon père, vieillard vénérable, et de ma mère, aïeule au cœur d'enfant, je passais les heures les plus douces de ma vie.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, blanches, lumineuses, en rêve divin ; puis, soudain, avec la mort de mon père, le malheur s'abattit sur nous...

Mon père ! Ah ! quelle infernale fatalité le poursuit !...

Fantôme horrible, vas-tu m'apparaître à l'heure de ma mort, pieuvre humaine, pour me saisir, m'enlacer, boire le dernier souffle de ma vie? Ne trouveras-tu donc jamais, dans l'au-delà, la paix éternelle des âmes et... ? Mais n'anticipons pas sur les événements lugubres de ma destinée...

Je veux raconter ma vie et noter fidèlement, un par un, les actes poignants qui forment les chaînes de ma misérable existence, afin que les hommes puissent étudier... se protéger ou se défendre... s'ils veulent m'entendre, s'ils veulent me croire..., croire que je ne suis pas fou !...

. . . .

Mon père était donc mourant..., miné depuis plusieurs jours par le mal qui devait l'emporter. Le docteur P..., un vieil ami de la famille, m'avait averti que le malade ne passerait pas la journée du lendemain, et j'étais demeuré à son chevet pour le veiller pendant sa dernière nuit, secondé par une de ces religieuses qui

ont assumé la lourde tâche ici-bas de soigner les vivants et de veiller sur les morts...

Il pouvait être deux heures du matin..., la villa dormait autour de nous d'un sommeil lourd et maladif, le sommeil fiévreux, pénible et comme la tombe, des êtres aux corps exténués, mais à l'âme assaillie par de funestes pressentiments...

Près de moi, dans un fauteuil, la religieuse, fatiguée elle aussi, reposait ; et, seule, sous la clarté blafarde de la veilleuse, sa cornette blanche surgissait, jetant une tache laiteuse dans la pénombre confuse de la chambre.

Assis devant un guéridon, un livre entre les mains, l'esprit absorbé, je parcourais distraitement des yeux les feuillets du volume que je tournais machinalement, ne percevant sous la faible clarté de la veilleuse que des rectangles albides semés de points noirâtres.

Un vaste et mortel silence planait..., on n'entendait que le tic-tac monotone de la pendule scandant le temps et la respiration lente, calme, paisible de la religieuse assoupie. Au dehors, assourdie, la voix lointaine d'un chien glapissait...

Soudain le moribond s'agita péniblement sur sa couche en prononçant faiblement mon nom :

Je me levais sans bruit et, m'approchant du lit avec précaution, afin de ne point éveiller la religieuse, je jetais un regard interrogateur sur mon père.

C'était un grand vieillard, à barbe chenue, courte, mais fournie, et sur les draps blancs son visage au ton de cire, au front large, énergique, se détachait à peine, n'eût été la ligne d'ombre que, sous la clarté de

la veilleuse, projetaient son profil fortement aquilin et sa mâchoire de fauve, de carnassier, proéminente, accusée, impérieuse...

Cependant rien dans le caractère de mon père ne trahissait l'homme de passion instinctive, farouche, l'homme de lutte âpre, de combat implacable. Affable et bon, conciliant et affectueux, il était estimé des voisins et chéri des siens, mais parfois le doux rayon de son regard bleu se muait en reflets froids d'acier, tandis qu'une mortelle tristesse l'étreignait pendant des jours sans qu'on eût pu jamais savoir à quoi attribuer ses étranges sautes d'humeur. Sombre, taciturne, il s'enfermait alors hermétiquement dans sa chambre et demeurait ainsi, seul dans les ténèbres, des journées entières ; puis la crise passée, il revenait parmi nous plus affectueux et plus doux qu'auparavant, comme s'il cherchait à faire oublier par un redoublement d'attentions, de tendresse, ses accès de noire misanthropie.

Combien de fois ne l'ai-je pas surpris, versant à la dérobée des larmes silencieuses, cependant qu'il étreignait dans ses bras, convulsivement, ses petits-enfants !

Ah ! c'est qu'il devait pressentir, sans doute, le malheureux, la tragique destinée de sa famille bien aimée !...

A l'appel de mon nom, je m'étais donc approché du lit du moribond, les yeux interrogateurs.

Mon père essaya alors de se soulever sur sa couche et à voix basse me demanda :

— Cette femme..., qui me veille ?...

— Elle dort, père.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr. Voulez-vous que je l'éveille.

— Non, non, au contraire. Approche-toi de moi, là, plus près, et écoute-moi... j'ai de graves choses à t'apprendre.

Frissonnant malgré moi, pressentant quelque terrible révélation, j'obéis, cependant qu'en une rapide vision, je vis se dérouler devant moi les scènes pénibles et mystérieuses durant lesquelles mon père se cloîtrait farouchement dans sa chambre, invisible pour tous, même pour ma mère.

Mais déjà le moribond parlait, d'une voix lente, sourde, étouffée, tandis que sa main, déjà froide, cherchait la mienne à tâtons dans l'ombre.

« Je vais mourir... me disait-il, je le sais, je le sens, mon heure est venue... Ne parle pas, ne proteste pas, c'est inutile. N'épuise pas en vain mes forces, je vais avoir besoin de toute l'énergie qui me reste pour te parler... pour t'ordonner... »

Il se tut, interrompu par une courte suffocation.

Je lui tendis une tasse de lait ; il but lentement et reprit : « Mon fils, une terrible et mystérieuse fatalité pèse sur notre malheureuse famille; fatalité dont nous ignorons les causes, car elles se perdent dans les ténèbres des âges... ; peut-être même, remontent-elles aux époques où le premier être humain, rejetant les écorces de son animalité primitive, sentit couver en son être, croître, s'étendre, puis enfin irradier hors de lui, le foyer ardent de son âme, immortelle et divine étincelle que l'Être des êtres plaça

en chacun de nous au principe de la création.

« Il est de tradition, dans notre famille, qu'après la mort de chacun de nos ancêtres comme de nos descendants, le décédé, poussé par cette fatalité horrible, doit revenir sur terre, la nuit, et là s'abreuver du sang de ceux qui lui doivent la vie, ses enfants et petits-enfants, jusqu'à ce que tous l'aient rejoint dans l'au-delà : ce vampire revient-il, en ce monde, avec sa terrifiante dépouille mortelle ou simplement en esprit ?... C'est ce que nous tous avons ignoré, car, grâce à Dieu, nous avons toujours, de génération en génération, de descendant en descendant, fait le nécessaire pour qu'une pareille calamité ne se produisît pas..., pour que le cadavre reposât en paix dans son cercueil et que son âme fût libérée à tout jamais de ses liens terrestres après la mort.

« Mais cette fatalité, ô mon fils, est réelle, si effroyablement réelle, mon enfant, que je t'adjure à mon heure dernière de procéder sans hésitation, intégralement, à ce que je vais te dicter, comme je le fis moi-même à ton cher grand-père, et comme tes enfants devront à leur tour l'accomplir sur ta dépouille funèbre...

« Rappelle-toi, rappelle-toi !...

« Quand la mort aura arrêté sous sa dextre glacée le dernier battement de mon cœur, lorsqu'elle aura raidi mes membres, heureux enfin de trouver dans la tombe l'ultime repos, tu me déposeras dans mon cercueil, puis tu te saisiras d'un couteau et..., oh ! mon fils, entends-moi et accomplis sans frémir cette triste besogne !... et tu plongeras le fer dans mon

cœur, puis tu me trancheras la tête sans hésitation, sans faiblesse, comme un fils dévoué accomplit la tâche qu'un père lui a imposée à son heure dernière. »

A ces mots effrayants, à cette horrible révélation, un frisson glacial courut dans mes vertèbres et il me sembla entendre, dans la chambre mortuaire mille sinistres chuchotements comme si l'Au-delà tout entier protestait contre un aussi formidable sacrilège... profaner un mort !

Mon père cependant, d'une voix monocorde, sourde, lente continuait :

« Lorsque tu m'auras tranché la tête, tu la prendras... cette tête, et tu la déposeras à mes pieds, de façon que... »

A ce moment un hurlement lugubre retentit sous les fenêtres de la villa, presque dans la chambre. Le chien qui glapissait à la lune, un instant auparavant, dans le lointain, s'était rapproché et hululait douloureusement maintenant à quelques mètres de là...

Ce cri terrifiant, chargé d'une inexprimable angoisse, me rejeta sans force loin du lit, et au même instant la religieuse assoupie s'agita. Dans la pénombre vacillante de la chambre mortuaire, je vis sa main pâle esquisser un signe de croix, tandis que comme un souffle des lambeaux de prières poignantes arrivèrent à mon ouïe.

De profundis, clamavi ad te, Domine, Domine...

Un long temps s'écoula ainsi, pendant lequel je demeurai sans souffle, frissonnant au moindre bruit, le cerveau hanté par la funèbre révélation, bercé,

dans ce cauchemar de veille horrible, par les sombres litanies de la prière des morts.

Sur sa couche, mon père maintenant, comme soulagé d'un poids immense, semblait sommeiller.

Et les heures lentes, funèbres, s'écoulèrent... Enfin une lueur blême filtra à travers les volets... c'était l'aube.

Peu à peu, la clarté livide pénétra, diluant les ténèbres qui se fondirent ; les êtres et les choses surgirent lentement de l'ombre, se nimbèrent de vagues reflets, se moirèrent d'ombres mouvantes, de lueurs blanchâtres sans cesse croissantes...

Le flot albescent d'un nouveau jour refoulait l'ombre dolente et peureuse, inondait en nappes ivoirines les murs et les objets, revêtait d'argent fluide les métaux et les cristaux, les glaces troubles tout à l'heure encore...

La religieuse s'était levée et vaquait sans bruit par la chambre, mais soudain prise d'un vague soupçon, devant le calme persistant de mon père, elle s'approcha du lit..., fixa le moribond avec cette perspicacité qui ne trompe jamais ceux qui assistent souvent au trépas des humains et m'appela :

« Votre père n'est plus. Dieu l'a reçu dans son sein. »

Je voulus me récrier, conserver quelque espoir encore, mais hélas je dus constater la réalité... mon père était mort... et sans doute (aujourd'hui, que je puis réfléchir froidement sur ce deuil terrible), sans doute à l'instant même où sa révélation s'était brusquement arrêtée, au moment peut-être où il allait

m'obliger par un serment redoutable, mais nécessaire, à accomplir ses dernières, ses formidables volontés...

. . . .

La mort subite de mon père ne lui avait pas permis de m'arracher ce serment, et cette fortuité que je considérais alors comme heureuse, hélas, même dans mon deuil cruel, fut cause que je transgressais délibérément aux dernières volontés du mort, que le malheur s'abattit sur cette maison, sur ma famille...

Le décès constaté, la religieuse m'aida à rendre les derniers devoirs à mon père, puis, quand il fut revêtu de ses vêtements, j'ouvris toute grande la fenêtre pour laisser pénétrer à flots l'air vivifiant du matin, la pureté fraîche et embaumée des effluves mystérieux de la nature, à l'aube naissante...

. . . .

Nous étions en été. Un magique lever du jour surgissait à l'orient rose.

O Soleil, astre de lumière et de vie, foyer radieux de clartés flamboyantes, suscitatrices des audaces humaines, victorieuses des noires hantises, refouleuses des terreurs nocturnes, soleil générateur sublime des lumineuses pensées, reflet étincelant des Puissances intelligibles, soleil, source de vérité, que n'es-tu demeuré ce jour-là invisible, derrière des brumes de deuil, des nuées fuligineuses de ténèbres !

Elles auraient peut-être jeté en mon âme, faible et craintivement instinctive comme toute âme humaine, les angoisses affreuses des mortelles superstitions des

anciens âges, les terribles phantasmes d'un monde infernal créé par des religions insanes, les effrayantes apparitions des nuits obscures, des sabbats macabres évoquées par des cerveaux de malades, d'hallucinés, de fous !...

A l'ouverture des volets de la fenêtre, un jet éblouissant de poussière d'or, de scintillantes lueurs avait pénétré dans la chambre funèbre, inondant de lumière le lit du mort, qui, sur la blancheur aveuglante de son suaire, semblait sourire, dans un nimbe de rayons albides irradiant de sa chevelure d'argent.

Au dehors, dans le parc, les oiseaux trillaient inlassablement, et, de temps à autre, en des coups d'ailes robustes, des moineaux francs tapageurs venaient se disputer jusque sur la fenêtre.

Au ciel points noirs, sur le satin d'azur pâle où flottaient, îlots protéiformes, des polynésies laiteuses de vapeurs légères et cotonneuses, des martinets rapides tourbillonnaient en des cris joyeux.

Au loin, le tintinnabulis des troupeaux se confondait aux jappements allègres des chiens, aux beuglements très doux des grands bœufs méditatifs disparaissant jusqu'au ventre dans la mer émeraude des prairies ondoyantes sous les brises.

Et la révélation terrible de mon père, devant cette admirable et puissante nature, sous les chaudes caresses de ce fécond soleil, sous son éclat, négation vivante de toute ténébreuse terreur, des mensonges de la nuit, me parut alors un cauchemar horrible, une hallucination trompeuse, déchet de quelque hon-

teuse superstition indigne d'une intelligence éclairée, d'une raison saine et droite.

Et devant ce cadavre aux traits paisibles et souriants dans son ultime sommeil, au corps diaphane presque sous la splendeur somptueuse des rayons solaires qui le revêtait de clarté, je me décidais brusquement à ne pas obéir aux ordres du mort, à ne pas profaner sa dépouille par une affreuse et répugnante besogne.

Appartenant, par mon caractère, mes dispositions naturelles, les tendances de mes idées, de mes sentiments, à cette classe de gens dits « esprits forts » ; ayant reçu une instruction solide, pratique, rationnelle, moderne, en un mot, quoique non dépourvue d'une certaine direction artistique ; ayant enfin foulé aux pieds depuis longtemps déjà toutes les idées fausses, erronées que génèrent les religions exotériques dans la conscience des mânes, ce fut sans aucune difficulté que je puisais en moi mille raisons aussi sensées que scientifiques pour appuyer une décision...

Et la journée se passa ainsi..., heures endeuillées par les larmes, les regrets, les souvenirs si doux de jadis ; heures aussi où l'angoisse humaine se plonge dans les abîmes d'un au-delà irréel pour les uns, mystérieux et consolant pour les autres ; heures où tous, croyants ou athées, nous courbons pensifs nos fronts lourds de pensées devant l'énigme sphyngique de l'être.

Lorsque la nuit de nouveau eut descendu ses voiles funèbres sur la nature impassible, devant les ténèbres envahissantes, que l'imagination peuple de formes

chaotiques, de vivantes terreurs, les doutes m'assaillirent encore..., mais il était trop tard pour agir ; autour du cercueil, dans la chambre mortuaire, ma mère et ma femme veillaient ainsi que quelques amies...

Au jour levant, les employés des services funèbres vinrent fermer le cercueil et visser les écrous.

Une heure après, les restes intacts, respectés de celui qui m'avait ordonné de les profaner, reposaient au cimetière urbain dans la crypte de notre tombeau familial, à côté de plusieurs de mes ancêtres —, tous, je n'en doute plus aujourd'hui — le cœur transpercé et la tête séparée du tronc.

Et les jours, les semaines, tristes d'abord, mélancoliques ensuite, souriants et heureux enfin s'écoulèrent, consacrés à élever notre chère petite famille.

(*A suivre.*)



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA KABBALE PRATIQUE

(Suite.)

On a donc du nombre 10, 19 et 91. Je mets 19, addi-
91
tionne : $1 + 9 = 10$. $9 + 1 = 10$

$$\frac{19}{91}\Big|\frac{10}{10}$$

Donc cette proportion existe dans le nombre de la nature ; ces proportions entre elles font le nombre 10, ou le nombre de l'univers ; dans le nombre de la nature un triple ternaire, qui est gouverné par la nature, est contenu.

Une loi nécessaire par conséquent pour l'unité contre le ternaire — 19 et une loi nécessaire pour le ternaire contre l'unité — — 91.

Telle proportion entre 1 et 9, telle proportion entre l'unité et le triple ternaire.

Le complément de 19 à 91 est — $\frac{82}{10}$, ou la proportion du double quaternaire au monde corporel $\frac{82}{10}$.

Je mets encore

$$\begin{array}{r|l} 8 & \\ 2 & \\ \hline 10 & 10 \end{array}$$

On a donc la proportion du double quaternaire au monde corporel, et la proportion du monde corporel au double quaternaire, d'où la suite.

D'où on a les lois du quaternaire et les lois du septenaire dans la nature.

16, ou
3 et 3 réunis avec 1

$$\frac{313}{7}$$

Un autre théorème.

Je demande : Qu'est-ce que le quinaire dans la nature ? Comment naît le premier nombre 5 ? De la proportion de 1 à 4. $\frac{14}{5}$

Le quinaire est donc la loi qui doit contenir toutes les proportions possibles de 1 à 4, ou du 4 à 1. On trouve donc :

$$\begin{array}{r|l} 14 & 5 \\ 3 & 5 \\ 22 & 5 \\ 41 & 5 \end{array}$$

Donc seulement 4 nombres produisant par l'unité ;
Proportion de l'unité au quaternaire, 14 — 5 ;

Proportion du monde corporel aux principes, 23 — 5 ;

Proportion des trois principes au monde corporel, 32 — 5 ;

Proportion du quaternaire à l'unité, 41 — 5 ;

	1	4	
	2	3	
10			10
	3	2	
	4	1	

Je demande encore : En quoi consistent les proportions de l'unité au quaternaire ?

Résultat $\frac{14}{5}$ donc 5, notez 5.

En quoi consiste la proportion du monde corporel aux trois principes ? $\frac{23}{5}$, donc 5, notez 5.

En quoi consistent les lois des trois principes pour le monde corporel ? $\frac{32}{5}$, 5, notez 5.

En quoi la proportion du quaternaire à l'unité ? $\frac{41}{5}$; notez 5.

Donc $4 \times 5 - \dfrac{20}{\underset{5/5}{10} - \underset{5/5}{10}}$

5 sens dans l'homme.

5 qualités de l'âme.

1 *Vegetativa*, 2 *sensitiva*, 3 *concupiscibilis*, 4 *irascibilis*, 5 *nationalis*.

1 2 3 4 5
Homme, animal, reptile, poissons, oiseaux.

Qu'on relise là-dessus le plan cité plus haut, comme :

Aut elementa, *aut elementata*, etc.

D'après ces exemples, le penseur arrive facilement à poser et à calculer les autres proportions des 9 nombres. Seulement, il me faut encore remarquer ici :

Que les forces ont les nombres de 1 à 10 ;

Les effets les nombres de 10 à 100 ;

Les suites les nombres de 100 à 1000.

Les tableaux sont à faire d'après la même manière que les précités, et la permutation des nombres donne toujours les proportions possibles ; seulement chaque nombre doit être de nouveau résous et réduit à son nombre radical.

CONSIDÉRATIONS SUR LA NATURE TIRÉES SUR LES NOMBRES

La première langue originaire était type de la nature. Les lettres montraient les forces, les syllabes les effets, et la parole le tout ou la suite. La lettre était le commencement, la syllabe le lien, la parole la fin — donc trois progressions de toutes les choses créées.

Les voyelles, les commencements originaires ou l'immatériel, les consonnes, le corporel.

Qui veut comprendre le calcul de lettres des Anciens doit arranger les lettres selon les doctrines des nombres.

Lettres, page 364.

Le vrai ordre des voyelles n'est pas *a e i o u*, mais 1, 2, 3, 4, 5, d'où vient le nom Jéova, le seul nom *ieoua*, dans la nature, qui ne se compose que de voyelles. 1 est symbole de l'unité et ne se lie avec aucune consonne qu'avec *x* ou le nombre de la plénitude et de la nature. A ne se lie qu'avec deux consonnes, comme *ha*, *ka*, type des deux forces de la nature. O ne se lie avec aucune, elle est le symbole de la périphérie. U est le symbole de la liaison du spirituel avec le matériel. E le carré du temps, dans celui-ci *e a* avec les consonnes 12 liaisons; 6 en progression montante ou en force produisante ; 6 en progression descendante ou dans la produite, comme :

Lettres, page 365.

Celles-ci font, d'après la doctrine des nombres, le double ternaire du temps, ou le carré du temps et se rapportent les unes aux autres, comme :

Nombre, page 366.

Qui réfléchit sur les lettres et les nombres peut profondément regarder dans l'intérieur de la nature; mais la plus grande partie des hommes ne s'occupe toujours que de l'extérieur de la nature, sans pénétrer dans son intérieur. Ils croient, les lettres et les nombres sont des inventions arbitraires, sans y penser, que l'homme même dans ses combinaisons ne dépassait pas les lois de substance de toutes les choses, de même que le dessinateur ne sait rien dessiner sans ligne droite ni courbe, dont la première est l'expression du spirituel, la seconde l'expression du sensuel. Tout ce qui se fait dans la nature se fait par les ac-

tions; tout est impression, répétition du trois des lois.

L'Ecriture et la Langue.

L'homme écrit avant de lire, car parler dans la nature c'est écrire. Les expressions de pensées divines se reflètent dans l'âme comme image; par sa force de penser, l'homme met les images en mouvement. — Il pense vrai, s'il pense d'après l'ordre de pensées divines, et il pense faux, s'il ne pense pas d'après l'ordre de ses pensées. La grâce de son âme veut — et se penche vers l'expression; il a donc besoin des moyens sensuels; ceux-ci lui sont nécessaires ici-bas; son souffle forme donc un son, ce son se modifie, cette modification donne des tons, le ton des lettres, les lettres des syllabes, les syllabes des paroles. Tel est le premier type des pensées. Les traits forment le second type. Les traits forment les lettres ou plutôt l'expression des lettres, la composition des lettres forme des syllabes ou impressions des syllabes toniques.

Les syllabes font des mots, ou écriture, impression des mots toniques.

L'écriture diffère de la langue en ce que la langue est la première expression des pensées et l'écriture la deuxième ou expression de l'expression, plus sensuelle, plus transportée au matériel.

Qui pense trouvera que le trait fait les lettres, les lettres les syllabes, et la syllabe le mot; donc la syllabe est avant le mot, la lettre avant la syllabe, et le trait avant la lettre, — ainsi les traits ou les caractères sont plus proches du spirituel, une observation, qui

est nécessaire en déchiffrant tous les caractères magiques.

Musique.

Expression de l'harmonie, arrangement de tons, composés dans l'âme et perceptibles à l'oreille par des organisations artificielles, est proportionnée aux lois du temps, naît et meurt, pour rester pourtant quand même le ton a disparu.

Le corps de l'harmonie est le ton, l'âme du ton est l'harmonie, immortelle, spirituelle et restante. Harmonie voilée dans le ton, agissante sur l'oreille est de la musique, l'harmonie agissante sur l'œil est de la beauté; don charmonie pour tous les sens, 5 expressions sensuelles, harmonie est donc le fond de tout ce qui est agréable et beau, type de l'ordre éternel, seule durante, résout toutes les dissonnances dans l'octave, symbole des proportions de l'ordre, ou le petit est aussi important que le grand, le repos aussi nécessaire que de s'appuyer sur une note. Différentes notes du ton le plus bas jusqu'au plus haut, tous définis d'après les lois, toutes importantes, liberté noble, mais d'après des lois harmoniques, une égalité noble, mais d'après différents points de vue, chaque note, notation nécessaire, mais l'un plus haut que l'autre, chacune assignée à sa place, d'où elle ne peut se déplacer sans détruire l'harmonie, image de la moralité et constitutions fondamentales des États.

Peinture.

Dans toute la nature, la grande loi de l'unification

se découvre; plus de ressemblance avec la nature, plus d'unité, plus d'art; ombre et lumière, mais l'ombre seulement nécessaire pour rehausser la beauté de la lumière. Aussi là, dans les couleurs, il y a dissonnance et harmonie, approximation et éloignement, expression d'âme, expression d'images assimilées de la nature, des images que l'âme s'est appropriées, pour changer les images dans des expressions; création en petit; rendre sensible le spirituel, type des premières expressions de pensées divines, langue de l'intuition, paroles du sentiment enveloppées dans des couleurs.

La Pensée.

Que se passe-t-il, si je pense? Mon âme touche l'objet, ou l'image, que l'expression de pensées divines laissa en moi. Mon âme, comme elle pense des pensées de Dieu, touche donc pour ainsi dire le bord du vêtement de Dieu et chaque attouchement d'une pensée plus haute, plus proche de Dieu éveille des forces émanantes plus proches de Dieu, qui agissent sur nous selon les lois de l'esprit.

Chaque pensée devient dans l'homme une force, qui reste dans l'homme et qui sommeille pour ainsi dire et attend son développement. Je peux penser mille pensées, des millions de pensées, toujours le même objet de nouveau, sans que l'image s'éteigne dans mon âme, quelle mer de forces spirituelles!

Chute de l'homme et destination.

1

L'homme, appelé à l'intuition et non pas à la jouissance corporelle, était à Éden.

2

Il ne lui était pas défendu de regarder l'arbre, mais de manger les fruits.

3

Le fruit était sensuel; pour le manger, il lui fallait des organes sensuels; il voulut le manger et ainsi il fut soumis au détenteur du sensuel et devint mortel.

4

La destination de l'homme est ascension de l'homme, animal sensuel, à l'homme esprit, donc sa chute était une descension de l'homme-esprit à l'homme-animal sensuel.

Somme = 10.

Age de l'homme.

1

Le premier âge de l'homme est l'enfance; il nourrit son corps et oublie ses ans à mesure qu'il vieillit.

2

Après l'enfance, le deuxième âge vient et l'homme fait usage de sa mémoire.

3

Puis, le troisième âge vient, et la nature donne à l'homme la faculté de produire des enfants et d'être père.

4

Le quatrième âge, il le destine aux affaires, il agit selon ses désirs, tantôt bien, tantôt méchantement et le plus souvent selon ses passions.

5

Dans le cinquième âge l'homme, après le travail et la fatigue, s'approche des années grises et ressent le besoin du repos.

6

Dans le sixième, il tombe dans la faiblesse et les maladies, un enfant des maladies et de la mort.

Somme = 6

Ce sont les années de l'homme-animal.

Années de l'homme-esprit.

1

L'homme-esprit se nourrit dans son premier âge de bons exemples, de l'incitation, de la vertu, de la société, des livres, de l'histoire.

2

Dans le deuxième, il voit la caducité du temporel, il aspire à des choses supérieures, il cherche, il examine, il est dirigé par la grâce et s'approche des lois éternelles.

3

Dans le troisième âge, l'homme soumet son âme à l'esprit et fait l'alliance avec la vertu et la sagesse.

4

Dans le quatrième, il vit selon les règles de cette sainte alliance et réconforte son esprit avec des forces divines.

5

Dans le cinquième, il jouit de la paix et du repos intérieur et vit sous les lois invariables du royaume de Dieu et de la sagesse.

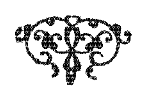
6

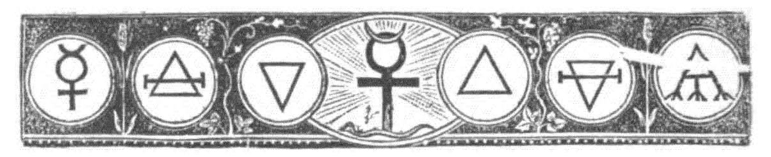
Dans le sixième, il se renouvelle complètement ; il commence la vie de l'esprit et reçoit la forme pure de cette image, d'après laquelle il a été créé.

7

Dans le septième, il est en possession du royaume divin, et son cœur devient le temple de la divinité, et ainsi que la mort est la fin de la vie de l'homme-animal, la vie éternelle devient la fin de l'âge de l'homme-esprit.

Somme = 7.





PARTIE LITTÉRAIRE

Le Rêve de Siméon-ben-Lamech

Siméon-ben-Lamech, savant rabbi, voulant
Montrer qu'après la tombe, en un processus lent,
L'Homme évolue et qu'ici-bas rien ne s'achève,
A ses disciples assemblés conta ce rêve :

J'étais mort; depuis quand ? Je ne sais! Dans la nuit,
Dans le lugubre gouffre où nul rayon ne luit,
Je flottais lentement comme une morne épave.
J'aurais voulu bondir, libre de toute entrave,
Un invisible faix me rivait de son poids
A cette épaisse nuit plus noire que la poix,
Dans laquelle, parfois, luisaient d'étranges formes.
Lourdes, se déroulant en volutes énormes,
Des vagues de mystère et d'ombre apparaissaient
Phosphorescentes et, sur leur crête, glissaient
Des larves, des reflets de luxure ou de crime.
Très lointaine, émergeant du noir puits de l'abîme,
La Lune, astre des morts, parut, puis se voila ;
Et, tremblant, je compris soudain que c'était là,
Plein de spectres affreux et de livides flammes,
Le ténébreux Hereb où gémissent les âmes.
Oh! m'enfuir, m'évader de ce sinistre lieu!
Revoir le matin frais et clair, le grand ciel bleu,

Les monts, les bois, les champs, la mer verte et dorée,
L'espace, enfin, qu'emplit la lumière sacrée!
Inutile souhait! vain désir, chaque effort
M'enfonçait plus avant dans ce gouffre de mort
Et semblait augmenter la lourdeur implacable
Du fardeau qui pesait à mon âme coupable:
Car c'était vous qui me teniez, qui me liiez,
Mes péchés d'autrefois que j'avais oubliés;
C'était vous, doux regards, parfums des chevelures
Qui voilent à demi les beaux corps,vous, brûlures
Des baisers de jadis dont le cœur se souvient,
Même lorsque la froide nuit de l'âge vient,
Dans nos veines, glacer le sang de la jeunesse;
Car il suffit d'un chaud rayon pour que renaisse
Sur l'arbre desséché l'espoir d'un bourgeon vert
Et que la sève monte en dépit de l'hiver.

Hélas! chaque désir, même chaque pensée,
Chaque rêve mauvais dont l'âme est oppressée,
Chaque geste coupable aussitôt obscurcit
Notre astral qui, peuplé de larves, s'épaissit;
Et ces larves, vivant foyer d'occultes forces,
Tissent autour de nous d'invisibles écorces.
Lorsque nous sommes morts, il faut — telle est la loi —
Pour nous purifier les détruire, sans quoi
Le Passé nous retient sous sa noire férule
Dans la lumière morte où l'âme gèle et brûle.

Comme le ver rongeant mon corps dans le tombeau,
Il fallut donc, moi-même et lambeau par lambeau,
Arracher et brûler ces écorces sans nombre,
Pour m'évader, transfiguré, du cône d'ombre;
Si bien qu'à bout de force et lassé de souffrir,
Pour la seconde fois je me sentis mourir.

Encor la nuit! la nuit totale! le non-être.
Délicieusement je me sentis renaître
Par un jour radieux, sous un soleil plus beau,
A la fois astre pur et mystique flambeau
Des âmes; je me vis, plein d'extase et de joie,
Sur le seuil d'Ionah, la lumineuse voie

Qui conduit au séjour des Esprits bienheureux.
Des anges y passaient, qui murmuraient entre eux
Un chant que j'entendis résonner en mon âme,
Mystérieux et doux comme un épithalame :

La douleur est un rêve et le mal a vécu
Pour celui que l'Aoûr a brûlé de ses flammes,
Car il sait qu'Ionah, la Colombe; a vaincu
Hereb, le noir Corbeau dévorateur des âmes.

Pour conquérir sa place au milieu des élus,
Il a subi deux fois la mort expiatoire ;
Samaël, désormais, ne le tentera plus,
Car le voici marqué du sceau de la victoire;

Dans un frémissement d'amour et de beauté
A l'Idéal divin son âme enfin s'abreuve.
Gloire au plus haut des cieux, à Dieu ! Son équité
Récompense le juste au sortir de l'épreuve.

Leur voix diminuait dans l'espace... Soudain,
Ainsi qu'Adam chassé du céleste Jardin,
Triste, mais plein d'espoir, je sortis de mon rêve.

— Près de l'Eternité, frères, la vie est brève.

CHARLES DUBOURG.



UN SECRET PAR MOIS

Fabrique de monstres. — Pour faire un poulet à quatre ailes et quatre pieds choisissez un œuf à deux jaunes séparés seulement par une petite peau et entourés du blanc. On les reconnait en regardant l'œuf contre le soleil. — Faites couver et il naîtra un poulet monstre. La seule difficulté est que la membrane séparant les jaunes vienne à se rompre. Il maintient alors deux poulets. On peut faire de même avec un œuf de serpent.

J.-B. Porta.

Un rêve intéressant

Rêve fait dans la nuit du 11 au 12 juillet dernier par une jeune dame illettrée et ne s'occupant pas d'occultisme, mais non matérialiste.

« J'étais assise sur un banc devant une maison, travaillant à de la couture, les pieds sur un tabouret. Devant moi s'étendait une plaine où beaucoup de monde allait et venait. La plupart de ces gens étaient occupés à faire un grand tas de fagots. Un jeune homme cherchait à en emporter subrepticement, et comme un agent cycliste passait, tout le monde s'écria : « En « voilà un qui passe. » On voulait sans doute faire arrêter ce jeune homme. Mais l'agent passa à toute allure, comme s'il était pressé de porter une dépêche urgente.

« Une seconde après, une pluie de boulets de canon s'abat qui tue tout le monde, excepté moi et une dame qui était à côté de moi (je crois que c'était ma sœur). Ces boulets étaient noirs et en tombant ils se fendaient en deux parties.

« Un boulet passa même sous mon tabouret, mais je restai indemne.

« Pour voir d'où venaient ces boulets, je regardai en l'air et je vis deux tableaux l'un à côté de l'autre. L'un représentait un personnage vêtu d'un manteau de couleur bleue — un bleu magnifique. Dans mon esprit c'était le Christ. L'autre tableau représentait un jeune homme coiffé d'un grand chapeau noir et vêtu de blanc, avec un grand et superbe tambour. Ces deux personnages étaient immobiles.

« Je dis à la dame qui était à côté de moi : « Regarde « donc. » C'est alors que je vis derrière ces tableaux et plus haut qu'eux toute une troupe de guerriers à cheval, tout chamarrés et étincelants de mille feux lancés par des pierreries dont ils étaient parés. Mais ils étaient sans armes. Je compris que c'était eux qui avaient jeté les boulets.

« Prise de peur, je m'enfuis dans la maison et voulus me sauver par derrière, par une porte qui donnait sur un jardin. Je trouvai, gardant cette porte, un des guerriers brillamment costumés que j'avais vus en l'air. Il me dit, en me mettant la main sur l'épaule : « Vous ne « passerez pas. » Voyant que je ne pouvais m'échapper, je pris le prétexte d'aller me mettre en toilette, de me faire belle (*sic*), pensant qu'on me laisserait sortir, ou que l'on m'oublierait dans quelque pièce de cette maison et qu'enfin je pourrais m'en aller. J'ouvris alors une des portes donnant sur un couloir, mais d'une porte voisine sortit aussitôt un homme de belle apparence, tout de blanc habillé, et qui paraissait me surveiller attentivement. Me voyant découverte, je tentai d'entrer dans une deuxième chambre, mais la même scène se reproduisit ainsi qu'une troisième fois ; je me sentis alors dans l'impossibilité de partir, étant si bien gardée à vue, et je me réveillai aussitôt. Ces personnages habillés de blanc n'avaient pas fait un geste, pas prononcé une parole.

Dans mon esprit, ils étaient envoyés, bien que je ne les ai pas vus en l'air, par le Christ. Quant aux guerriers, je pensai qu'ils étaient descendus sur terre avec une rapidité étonnante. »

Notice du Docteur Papus

Depuis plusieurs années, M. Gracien-Clavel publie tous les douze mois un opuscule prophétique annonçant les principaux événements de l'année suivante.

Les premières fois, on est resté un peu sceptique, mais devant le nombre et la valeur des faits justement annoncés, les sceptiques ont dû désarmer.

C'est ainsi qu'il suffit de relire les derniers opuscules publiés, pour y voir la Révolution russe annoncée dix mois avant que personne ait pu rationnellement s'y attendre, et que beaucoup d'événements nationaux et internationaux sont annoncés de même longtemps avant leur apparition terrestre.

Les facultés prophétiques de M. Gracien-Clavel puisent leur origine dans la foi la plus haute en la puissance de N.-S. Jésus-Christ, Dieu venu en chair.

Cette origine expliquera, à ceux qui comprennent les mystères, combien la mission de la nouvelle annonciatrice des temps nouveaux exige de sacrifices et d'abnégations pour dominer les épreuves sans nombre semées sur une telle route.

Nous présentons donc bien volontiers ce nouveau travail à nos lecteurs et tous ceux qui voudront se rendre compte de sa valeur par l'arrivée des événements annoncés. Le temps sera le souverain juge de cette œuvre, et c'est à lui que nous la dédions, sous la protection du grand ami des pécheurs et des affligés, du Christ de gloire et du Père Céleste, souverain directeur des événements terrestres.

Docteur Papus.

Les deux dernières brochures intéressantes sont de 1902 et 1904. Les événements annoncés depuis 1902 se réalisent.

Pour se procurer ces brochures, écrire à l'auteur 82, rue de Clichy.

RÉSUMÉ DES PROPHÉTIES ACCOMPLIES JUSQU'A CE JOUR

1903 (*Patrie*, 8 décembre 1903). — Fléaux en Allemagne. — Victoire pour l'armée française dans l'avenir. — Complots de trahison contre la France.

Italie. — Bouleversements terrestres par volcans (catastrophe de la Calabre en 1905). — Naissance du prince d'Italie (*Echo du Merveilleux*), 1904. Un mois après la prédiction, la reine eut un fils.

Patrie, 14 août 1903. — Métropolitain. Accident prédit quinze jours auparavant.

Martinique. — Catastrophe prévue bien avant sa réalisation. Notifié sur la brochure de 1902 imprimée avant le désastre.

Patrie, 21 décembre 1903. — Un grand théâtre brûlera (Incendie du théâtre de Chicago).

Tsar. — Voyage de l'empereur et de l'impératrice de Russie au printemps prochain (*Patrie*, 21 décembre 1903).

Réussite d'un ballon dirigeable l'année prochaine. C'est un homme connu (Essai du dirigeable Lebaudy dont le nom est en effet connu).

Patrie, 27 décembre 1903. — Un krach important se produira (Kracks Jaluzot, Crosnier, Lacaussade et Cie ayant la même origine).

Reine Victoria. — Mort de la reine d'Angleterre, survenue en temps prédit, ainsi que la mort du roi Humbert.

La mort de Léon XIII; guerre de Chine annoncée et réalisée.

Guerre russo-japonaise, prédite en 1902. — Sur la brochure 1902, elle est confirmée comme prochaine et devant être une véritable hécatombe.

Entente latine prédite, dont les premiers faits se sont réalisés. L'Espagne et l'Italie seront étroitement liées à la France; le rapprochement commencera par des fêtes données à Paris. (Fêtes pour les rois d'Italie et d'Espagne.) Réalisés.

1902. — *Echo du Merveilleux*, 1902. Brochure 1902. — Retour de Déroulède ; son parti l'acclamera. Réalisé en 1905.

Les républicains et le prince Victor conspireront sans réussir (Complot Tamburini).

Persécutions impitoyables contre le clergé (Evénements actuels, annoncés en 1902).

Paix russo-japonaise. — Enfin sur l'initiative d'un grand pays. Prophétie très curieuse qui, dès son origine, paraissait incroyable. Un traité de paix sera imposé aux belligérants, mais avant d'en arriver là, que de carnages ! Je vois le tsar perdre un homme éminent sur lequel il compte beaucoup. Retentissement dans le monde entier par cette mort (Prince Serge Plehve), etc.

Le traité qui terminera la guerre russo-japonaise ne sera ni *gagnant ni perdant, ni pour l'une ni pour l'autre nation* (Prophétie annoncée et réalisée, *République Française* de janvier 1904).

Révolution en Russie. — *Liberté*, 28 janvier 1905 (Extrait de la brochure de janvier 1904). Période de souffrances; plusieurs plaies semblent frapper cette nation ; l'année terrible approche ainsi qu'un démon destructeur. Il se sert de plusieurs fléaux, dont les révoltes sourdes qui s'animent tout à coup. Formation d'un parti de révolte; les paysans laissent se commettre des actes barbares, des actes d'anarchie. On tente d'attaquer l'empereur et lorsqu'on ne le peut, on frappe ses attachés mêmes, et l'innocence tombe sous ses coups terribles inspirés par la haine. Ces révoltes amèneront l'intervention de l'armée, Saint-Pétersbourg et Moscou verront des accidents assez graves (Prophéties réalisées).

République Française, 30 janvier 1905 (suite). — Le peuple est aux aguets, les révoltes vont se faire cachées, sournoises ; la bombe, le poignard, la famine, la maladie vont sévir. Cependant, la guerre russo-japonaise va finir ; je vous le dis en vérité, elle sera terminée vers juin prochain. (Depuis le mois de mai aucun combat n'eut lieu.)

Trahison. — Je vois un scandale qui éclate, on a voulu trahir la France.

Attentats. — Je vois encore des bombes que des hommes préparent à Paris... Il y a du sang, car l'un d'eux

en lance une contre Alphonse XIII, mais lui ne sera pas atteint. (Prophétie donnée au journal l'*Echo du Merveilleux* et au docteur Encausse qui l'a relatée dans la revue *l'Initiation*).

Dans le voyage d'Alphonse XIII annoncé, celui-ci ne fut pas atteint.

La France remportera une victoire diplomatique au Maroc (*Rappel*, 6 avril 1905). La guerre entre la France et l'Allemagne ne viendra pas du Maroc. La guerre sera évitée.

Nous reproduirons ultérieurement d'autres questions concernant les mêmes événements.

Russie. — Changement de régime en Russie par un gouvernement constitutionnel.

Brochure 1902. — Dans l'avenir, visite des chefs boërs en France (Prophétie réalisée). Les présidents Krüger et Steyn et les généraux sont venus en France.

Naufrages. — En 1904, il y aura des naufrages, cyclone en Indo-Chine, etc. (Nous avons enregistré le cyclone d'Indo-Chine, le naufrage de la *Vienne*.)

Découvertes des savants et inventeurs de différents ordres. On a découvert le radium, le bacille de Behring, liquéfaction de l'air, etc.

Voir les brochures de 1902 et 1904. (Révélations prophétiques). En vente chez l'auteur Gracien Clavel, 82, rue de Clichy. Le prix sera de 1 franc pour chaque brochure fin d'éditions, afin de vulgariser les vérités contenues dans ces ouvrages ; (vente au profit de bonnes œuvres); dans les numéros suivants nous reproduirons les articles parus (concernant les prophéties), tant sur les journaux de Paris que sur ceux de l'étranger et sur les brochures.

Des conférences seront données à l'apparition de chaque spécimen de cette revue.

Pour renseignements s'adresser à la Direction, 82, rue de Clichy (chaque abonné aura droit à 3 conférences gratuites dans l'année, présenter le bon d'abonnement). Conférences sur des sujets philosophiques, scientifiques, moraux, politiques. Avec le concours des docteurs, discussions sur les œuvres philanthropiques.

Prédictions pour 1906.

Nous reproduisons en partie ce qui était relaté sur le journal *la Patrie* du 2 janvier 1906 ; plusieurs événements se sont déjà réalisés jusqu'à ce jour.

« Beaucoup de menaces de guerre civile et de révolution qui n'aboutissent pas... et qui, cependant pourraient se réaliser dans l'avenir par les questions discutées depuis deux ans. »

D. — Que seront les élections prochaines, d'une façon générale ?

R. — Les élections de mai 1906 ne changeront pas beaucoup la face des choses. Le parti de gauche sera en forte majorité. Le Sénat ne sera pas transformé, mais peu à peu la droite s'établira en force.

D'après l'égalité des forces de gauche et de droite, nous pouvons nous attendre à de graves discussions politiques, causées par les événements actuels.

La fin de l'année sera mouvementée pour plusieurs causes. Il y aura encore plusieurs grèves, tant en province qu'à Paris.

La droite tend à affirmer sa force de plus en plus ; d'ici deux ans, elle aura sapé beaucoup du pouvoir de gauche.

Aux élections suivantes (législatives, sénatoriales, etc.), le parti de droite sera plus en force.

Démissions de ministres, discussions graves, bagarres, tant à la Chambre qu'au Sénat et à l'Hôtel-de-Ville ; syndicats, troubles par menées anarchistes à Paris et dans nos ports. Trahisons ; ports visés pour la trahison : Gris-Nez, Cherbourg, Brest, Toulon. (Découvertes de documents de trahisons.)

Feux considérables, dangers pour plusieurs arsenaux. La police fera heureusement éviter plusieurs accidents. Il y aura bientôt des décrets de lois qui mettront les affaires de l'Eglise en désarroi, cependant quelques-uns de ces pouvoirs sont rétablis peu à peu par les discussions de droite.

Par ce fait, il y aura beaucoup d'incidents pour les mêmes causes de 1906. Il y aura d'affreuses bagarres à Paris

et, en certaines provinces de France, des révoltes. La grève générale tente d'éclater cette année, mais il n'existera que des grèves désastreuses. En plusieurs corps de métiers (imprimeurs, lithographes, ensuite travaux du bâtiment, usines, etc.). Beaucoup de désastres seront conjurés par la force armée.

AGNÈS (C. G. C.)

Photo par-ci, photo par-là

Du *Bon Vivant* :

Curiosités photographiques. — M. Ingles Roger vient de photographier les impressions de la rétine et de la mémoire, de la manière suivante :

Il invita un ami et l'invita de regarder fixement un timbre-poste, posé sur la table. Puis l'on plongea la chambre dans l'obscurité et une plaque photographique ayant été placée à l'endroit où se trouvait le timbre-poste, le sujet, pensant continuellement au timbre-poste, continua à regarder dans la même direction vingt minutes durant.

Le développement montra la photographie distincte de deux timbres, un pour chaque œil.

M. Urban, après plusieurs mois d'expériences, est arriver à photographier la circulation de la sève dans les veines d'une feuille. Dans l'image grandie plusieurs milliers de fois, l'on voit les mouvements du liquide en tout semblables à ceux du sang dans le corps humain.

Le professeur Boys est le premier qui soit arrivé à fixer une balle de fusil décrivant sa trajectoire à la vitesse de 1 kilomètre à la seconde. Aucun appareil, pour délicat qu'il soit, ne donnant le résultat désiré, le professeur s'y prit de la façon suivante :

Il fit faire un tube entièrement obscur à l'intérieur et y plaça une plaque de grande sensibilité.

Ce tube contenait aussi un appareil électrique lançant une étincelle dès que la balle tranchait un fin fil de plomb placé dans sa trajectoire.

Quoique cette balle ne fût restée en face de l'objectif que la durée de un millionnième de seconde (l'étincelle ne fut pas visible à l'œil nu), la photographie fut aussi réussie qu'on pouvait l'espérer.

Quoique beaucoup de professionnels se soient adonnés à la photographie sous-marine, M. Louis Boutan, de l'Ecole de zoologie de Paris, a obtenu les meilleurs résultats connus.

Aidé d'une forte projection lumineuse électrique, il est arrivé à photographier des profondeurs de 45 mètres, et comme un scaphandrier ne peut pas pénétrer au-delà de 25 mètres, il est hors de doute que la photographie rendra de grands services aux travaux sous-marins sur des bateaux couchés, ainsi qu'à la pêche.

Et M. Boutan espère d'ici peu arriver à fixer des profondeurs de 100 mètres.

L'appareil cerf-volant fait également de grands progrès. On commence par élever le cerf-volant à la hauteur voulue, et la corde est attachée. Puis l'appareil glisse au moyen d'un anneau le long de cette corde, élevé dans les airs par un second cerf-volant auquel il est fixé.

Lorsque le second cerf-volant est arrivé à hauteur du premier, l'appareil photographique, placé au milieu, fonctionne.

L'Administration de la Guerre pousse activement les études dans ce sens.

BIBLIOGRAPHIE

Pour combattre la Neurasthénie, *le Nervosisme, l'Etat nerveux*, avec 1 figure par H. Durville. — In-18 de 48 pages, Prix : 1 franc à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

Tout le monde parle de la neurasthénie — c'est une

maladie à la mode, — et en dehors des médecins, fort peu la connaissent. On la considère généralement comme une maladie qui ne met pas la vie en danger, mais qui n'en est pas moins fort difficile, sinon impossible à guérir par les moyens ordinaires de la médecine. Par le magnétisme, certains cas sont longs à guérir, mais le plus grand nombre sont faciles.

Dans cet opuscule de vulgarisation, l'auteur définit la neurasthénie, décrit ses causes et ses symptômes, expose méthodiquement la façon d'établir le diagnostic par un moyen inconnu des médecins; et dans un style clair, simple et concis, il met entre les mains de chacun les moyens à opposer à la maladie — qui cède souvent en l'espace de quelques semaines.

C'est une application thérapeutique du magnétisme à la portée de tous.

*
* *

M. Charles d'Orino, à la faveur d'un commerce tout intime avec les grands Esprits, a reçu et transcrit leurs communications, qu'il publie aujourd'hui en deux ouvrages distincts : les **Reflets de l'Erraticité** et les **Contes et Interviews**, à la *Bibliothèque Chacornac*, 11, quai Saint-Michel.

Le lecteur aura la bonne fortune d'y rencontrer la solution des plus hauts problèmes philosophiques et religieux, telle qu'elle est apparue à ces âmes d'élite dans les sphères supra-terrestres où elles évoluent, ainsi qu'une foule de détails d'une singulière précision sur l'existence des désincarnés dans l'Au-delà.

Reflets de l'Erraticité. Prix : 3 fr. 50.

Contes et Interviews. : Prix 2 francs.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e Edition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.

— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*, ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.